512 a 189

LE

CONNÉTABLE DE BOURBON

OU L'ITALIE AU XVIe SIÈCLE.

DRAME A GRAND SPECTACLE, EN CINQ ACTES ET DOUZE TABLEAUX.

PAR E. GRANGÉ ET X. DE MONTÉPIN.

Mise en scène de M. CORMON; Ballets de M. E. LEROUGE; Musique du drame de M. ADOLPHE VAILLARD; celle du Ballet de M. AUGUSTE MOREL.

Décorations des 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 12e tableaux de M. DEVOIR; celles des 5, 10 et 11e tableaux de MM. WAGNER et CH. LALOUE; Costumes dessinés par M. ALFRED ALBERT; Armures des ateliers de M. GRANGER.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 20 OCTOBRE 1849

Distribution :

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE CONNÉTABLE DE BOURBON.	MM. JEMMA.
LE MARQUIS DE MELLIS. . .	NESTOR.
CŒUR-DE-FER	H. VANNOY.
PIÉTRO.	ROBERT-DROUVILLE.
LE CARDINAL DE SYON . . .	ROGER.
AMBROSIO, *Moine*, plus tard *Cardinal*.	MULIN.
LE CARDINAL D'EST. . . .	LINVILLE.
LE CHEVALIER BAYARD. . .	DEVÉRIA.
LONGUE-ÉPÉE	BENJAMIN.
LE MARÉCHAL DE LAUTREC.	MERCIER.
JACOPO.	TOURNAN.
LE COMTE DE SAINT-POL. .	ARTHUR.
MATTÉO	A. ALBERT.
UN HUISSIER.	VISSOT.
JACQUES-DE-MILIEU, écuyer de Bayard	MM. NÉRAUT.
LE PÈRE TOMASSO	COTI.
LABRADOR	LANSOY.
TRICOT.	PRÉOLON.
PREMIER PAYSAN.	ALBERT.
DEUXIÈME PAYSAN	POTONNIER.
UN HÉRAULT	ALEXANDRE.
THÉRÉSA, fille de Mathéo. . .	Mmes GRAVE.
BÉATRIX.	D'HARVILLE.
UNE FEMME DU PEUPLE . .	DELESTRA.

Soldats Suisses, Soldats Espagnols, Soldats Français, Officiers, Lansquenets, Soudards, Chevaliers, Hommes d'armes, Pages, Cardinaux, Huissiers, Domestiques, Danseurs, Danseuses, Cortège, Peuple, Mendiants, Aventuriers.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

LA BATAILLE DE MARIGNAN. — Un village près de Marignan. — A gauche, le château du comte Palavicini. — Au fond, deux chemins bordés d'arbres et de maisons. — Des paysans Milanais forment des groupes sur le devant de la scène. — Au fond, à gauche, des soldats Suisses sont en faction. — On entend, au loin, le canon.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIÉTRO, SOLDATS SUISSES, PAYSANS ET PAYSANNES, ENFANTS.

PIÉTRO, *entrant*. Eh bien! mes amis, quelles nouvelles?

DEUXIÈME PAYSAN. Que la sainte Madone nous défende! On se bat depuis hier à Marignan et rien n'est encore décidé.

PREMIER PAYSAN. Heureusement que tous les grands saints du Paradis, saint Barnabé, saint Côme et saint Pacôme, protègent le Milanais, sans ça nous serions perdus!

PIÉTRO. Je le crois bien, les Français d'un côté, les Impériaux de l'autre, nous sommes pris entre deux feux! Ah! mes amis, mes

Digitized by Google

amis, quand les grands se battent, les petits souffrent, et c'est toujours à nos dépends que se fait la guerre !!

PREMIER PAYSAN. Tu as raison, Piétro, mais au moins l'empereur Maximilien est notre allié et nous protégerait s'il était vainqueur, tandis que si les Français avaient le dessus nous serions traités en pays conquis...

DEUXIÈME PAYSAN. C'est-à-dire que nos maisons seraient pillées, nos fermes dévastées.

PREMIER PAYSAN. Et nos femmes... Ah!... Piétro... je frémis rien que d'y penser.

PIÉTRO. Et tu fais bien, car c'est le duc Charles de Bourbon en personne qui commande l'avant-garde...

DEUXIÈME PAYSAN. Le duc Charles de Bourbon!!

PREMIER PAYSAN. Rien que de l'entendre nommer je deviens tout blême!! Sainte Madone, protégez-nous!

LES PAYSANS. Sainte Madone! protégez-nous!!

SCÈNE II.

LES MÊMES, THÉRÉSA, MATTÉO.

(*Pendant les dernières répliques, Thérésa et son père sont entrés par la gauche. Les paysans les entourent.*)

PIÉTRO, *à Mattéo*. Voici le père Mattéo avec Thérésa, la plus jolie fille du pays, et ma fiancée... Bonjour, père Mattéo.

LES PAYSANS. Bonjour, père Mattéo.

PIÉTRO. Bonjour, ma bonne Thérésa... Est-ce que vous venez du côté de Marignan?

THÉRÉSA. Non, Piétro, nous venons de la montagne... de notre chaumière.

PIÉTRO. Et vous vous rendez?

THÉRÉSA. Ici même.

PIÉTRO. Chez la signora Béatrix, votre sœur de lait, sans doute?

THÉRÉSA. Oui. Son château est si près de l'endroit où l'on se bat que j'ai voulu venir la rejoindre... Il me semblait que ma présence la rassurerait, quoique bien certainement je ne puisse ni la protéger ni la défendre...

DEUXIÈME PAYSAN. Vous la trouverez toute seule. Son père, le comte Palavicini est à Marignan où il commande un détachement de l'armée italienne.

THÉRÉSA. Ah! mon Dieu! pauvre sœur! comme elle doit être triste et inquiète... (*à Mattéo.*) Mon père, mon bon père, entrez avec moi, ne me quittez pas, je vous en prie... je vous en conjure! Je ne sais pourquoi la pensée de me séparer de vous, en ce moment, m'afflige et m'épouvante!

MATTÉO. Il faut que je continue mon chemin, Thérésa.

THÉRÉSA. Il le faut! Mais pourquoi?

MATTÉO. Tu sais bien que j'ai fait un vœu... tu sais bien que j'ai promis à la Madone de Bon-Secours de faire brûler ce soir deux cierges à sa chapelle d'Acquavilla, pour obtenir qu'elle s'intéresse au succès de nos armes. Un vœu fait à la Madone, c'est sacré, mon enfant...

THÉRÉSA. Mon Dieu! mais, s'il allait vous arriver malheur!

MATTÉO. Qu'ai-je à craindre? un pauvre vieillard comme moi, n'est-il pas défendu par sa faiblesse même.

THÉRÉSA Sans doute, bon père, mais je connais votre exaltation religieuse pour la sainte cause de l'Italie .... Je tremble que, malgré votre âge, vous ne vous laissiez emporter .. entraîner...

MATTÉO. Sois tranquille, mon enfant, je ne veux que prier aux pieds de la Madone et faire brûler en son honneur les deux cierges que je lui dois. Aussitôt ce pélerinage accompli, je regagnerai notre chaumière.

THÉRÉSA. Vous me promettez au moins d'être prudent et calme, et de ne vous mêler à aucune entreprise dangereuse? vous me le jurez! ..

MATTÉO. Je te le jure.

THÉRÉSA Songez-y donc, bon père, je n'ai que vous en ce monde, et si vous mouriez, il ne me resterait qu'à mourir!

MATTÉO. Chasse ces sombres idées, mon enfant, va rejoindre au palais la signora Béatrix, ta sœur de lait... elle sera heureuse de te voir.

THÉRÉSA. J'y vais. A bientôt, n'est-ce pas, bon père?

MATTÉO. Oui, mon enfant, oui, à bientôt (*Il l'embrasse. Thérésa entre au château.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* THÉRÉSA.

MATTÉO: Allons, il est temps de partir! il y a loin d'ici à Acquavilla, et je ne marche pas vite.

PIÉTRO. Bon voyage, père Mattéo.... Bonne chance et puissiez-vous ne pas rencontrer sur votre route le duc Charles de Bourbon!...

MATTÉO, *aux paysans*. Au revoir, mes amis, que la Madone vous protège et vous garde, ainsi que moi, de tout péril et de tout péché.

TOUS. Au revoir, père Mattéo... au revoir!... (*Au moment où Mattéo s'éloigne, on entend une grande rumeur dans le fond à droite.*)

MATTÉO. Qu'est-ce donc?

PIÉTRO, *regardant*. Un prêtre en robe rouge entouré de soldats... Ce doit être le cardinal de Syon, (*Mouvement parmi les paysans.*) ce fanatique qui soulève les populations sur son passage.

MATTÉO. Dis plutôt ce saint homme qui, de-

Digitized by Google

puis le commencement de la guerre, évangélise le Milanais, changeant en soldats les jeunes hommes et les vieillards, et armant contre les Français, jusqu'aux femmes et jusqu'aux enfants...

PREMIER PAYSAN, *qui a regardé*. C'est lui !... le voilà .. le voilà...

PIÉTRO. Il s'avance de ce côté.

MATTÉO. Oh ! je veux, avant de m'éloigner, me nourrir un instant de sa parole sainte !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE CARDINAL DE SYON, *suite*.

LE CARDINAL, *au peuple qui s'agenouille*. En vérité, je vous le dis, peuple du Milanais, écoutez ma voix qui est la voix de Dieu lui-même ! Que chacun de vous quitte sa maison et me suive, que chacun de vous fasse sans hésiter à son pays et à sa religion le sacrifice de sa vie ! Qu'entre vos mains les instruments du travail et de l'agriculture deviennent des instruments de mort !... Qu'au lieu d'abattre les riches moissons, de dépouiller les prairies fertiles, les fourches et les faulx portent la dévastation dans les rangs de nos ennemis. — Mort à ces aventuriers, mort à ces libertins hérétiques, mort surtout au duc Charles de Bourbon, leur chef !—En vérité, je vous le dis, peuple qui m'écoutez, si vous voulez éviter les horribles supplices de l'enfer, joignez-vous sans retard à ces nobles fils de l'antique Helvétie, (*Il désigne les Suisses*), qui vous donnent un sublime exemple de religion et de courage. Notre cause est la bonne et Dieu la protégera ! Mort aux ennemis ! mort au duc Charles de Bourbon !!

TOUS *se relevant*. Mort au duc de Bourbon !..

LE CARDINAL. Paysans du Milanais, on se bat à Marignan et je viens de recevoir à l'instant même des détails de la plus haute importance, touchant la position de l'armée ennemie... Désignez-moi parmi vous un homme courageux et dévoué, qui connaisse tous les sentiers de la montagne et des bois, et que cet homme se charge de porter la dépêche que voici au comte Palavicini. Le succès de la bataille dépend peut-être de la manière dont sera accomplie cette mission.

PIÉTRO, *s'avançant*. Mon père... disposez de moi !

PREMIER PAYSAN *désignant Mattéo* Non... non !... Monseigneur... Voici l'homme qui parmi nous connaît le mieux les sentiers de la montagne et les détours des bois.

LE CARDINAL *s'approchant de Mattéo, et lui touchant l'épaule*. Au nom du Dieu puissant, dont je suis le ministre, je vous requiers et je vous ordonne de vous charger de ce message.

MATTÉO, *tressaillant*. Moi, Monseigneur !

LE CARDINAL. Vous-même.

MATTÉO, *à part*. Oh ! mon Dieu ! et le serment que j'ai fait à ma fille !...

LE CARDINAL Vous refusez !

MATTÉO. Non pas, Monseigneur... mais....

LE CARDINAL. Vous avez peur, peut-être...

MATTÉO, *fièrement*. Peur ! ah ! Monseigneur, on voit bien que vous ne connaissez point Mattéo le vieux soldat...

LE CARDINAL. Mais alors, qu'est-ce donc ?...

MATTÉO, *à lui-même*. J'avais juré !... cependant le temps presse et chaque minute de retard compromet peut-être le salut de mon pays...

LE CARDINAL. Sans compter le salut de votre âme qu'elle compromet à coup sûr !

MATTÉO. Je n'hésite plus... donnez, Monseigneur, donnez !

LE CARDINAL *lui donnant la lettre*. Allez, et que tous vos péchés vous soient remis !

PIÉTRO *à lui-même* Pauvre Thérésa !

MATTÉO, *se tournant vers le château*. Thérésa ! ma fille !... Si je ne reviens pas, Monseigneur, consolez ma fille ! !

LE CARDINAL. Si vous succombez vous serez un martyr et vous irez droit au ciel.

(*Mattéo regarde une dernière fois le château et fait un mouvement de douleur, puis sort par le fond à gauche. Piétro le suit sans être vu.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DEUXIÈME PAYSAN *accourant de gauche*.

LE PAYSAN *au cardinal*. Monseigneur ! Monseigneur, quitez ce village où vous n'êtes plus en sûreté ! L'armée ennemie a fait diversion, elle se rapproche de cet endroit, éloignez-vous, Monseigneur, fuyez !

LE CARDINAL, *avec exaltation, aux paysans*. Aux armes !... Peuple du Milanais, l'heure est venue de conquérir les lauriers du triomphe et les palmes du ciel ! l'heure est venue de montrer que vous êtes les dignes enfants de la vieille Italie. Qu'on me donne un drapeau, je vais me mettre à votre tête et marcher avec vous au combat et à la victoire ! Aux armes ! peuple du Milanais, aux armes !

TOUS. Aux armes !

(*Les paysans électrisés par les paroles et l'exemple du cardinal, se sont armés de tout ce qui leur est tombé sous la main, et s'élancent sur les traces des soldats suisses qui viennent de sortir par la gauche. — Les femmes et les enfants tombent à genoux et prient. On entend le canon.*

SCÈNE VI.

THÉRÉSA, BÉATRIX.

THÉRÉSA *sortant du château avec sa sœur, attirées par le bruit*. Oh ! mon Dieu, qu'y a-

Digitized by Google

t-il donc? quel est ce bruit? pourquoi tout le tumulte que nous venons d'entendre?... et pourquoi ce silence à présent?

BÉATRIX. Thérésa, ma sœur, je tremble... regarde, ces femmes, ces enfants agenouillés... les soldats suisses ont abandonné leur poste...

THÉRÉSA. Les paysans sont partis..

(*Les femmes et les enfants se relèvent et se retirent lentement*).

BÉATRIX, *tremblante*. Ecoute, ma sœur, écoute...

THÉRÉSA. Le bruit de l'artillerie.

BÉATRIX. Et tous nos défenseurs nous ont abandonnées, nous sommes seules, nous sommes perdues, j'ai peur...

THÉRÉSA. Signora!... signora!... du courage...

BÉATRIX. Du courage! quand les Français arrivent, quand ils vont sans doute envahir ce hameau .. Du courage, au moment où nous pouvons devenir la proie de Charles de Bourbon, de ce sauvage capitaine qui laisse partout, sur son passage, la dévastation et le désespoir... j'aurais du courage contre la mort, peut-être, mais je n'en ai pas contre le déshonneur. .

THÉRÉSA. Eh bien! écoutez-moi .. Il me vient une inspiration .. Notre chaumière est un asile sûr .. écarté... suivez-moi dans notre montagne. . et là... là, à deux mille d'ici, nous serons en sûreté.

BÉATRIX. Oui, oui, tu as raison, chère Thérésa. . la chaumière du paysan est un plus sûr asile que le palais du gentilhomme.

(*On entend quelques coups d'arquebuse*).

THÉRÉSA. Hâtons-nous! hâtons-nous! bientôt, peut-être, il ne serait plus temps! venez, venez, et que Dieu nous conduise!

(*Elles sortent précipitamment par le fond à droite*).

SCÈNE VII.

COEUR-DE-FER, LONGUE-ÉPÉE, LABRADOR, TRICOT, SOLDATS.

(*Au moment où Béatrix et Thérésa disparaissent, des paysans, fuyant en désordre, arrivent de gauche et traversent le théâtre. On voit passer quelques Suisses tirant au hasard des coups d'arquebuse, et enfin des soldats de l'armée française, lansquenets, gendarmes, miquelets, etc., envahissent la scène.*

CŒUR-DE-FER Halte, camarades! ces coquins de Milanais ont des cœurs et des jambes de lièvre! laissons-les courir, nous les retrouverons plus tard.

LONGUE-ÉPÉE. Bien parlé! Cœur-de-Fer.

CŒUR-DE-FER. Le capitaine nous a dit de nous emparer de ce village et d'y attendre de nouveaux ordres .. La position est bonne, plaçons des sentinelles de crainte de surprise, (*on place deux sentinelles au fond à droite*), mettons bas les armes et vidons nos gourdes et nos bissacs. Quand on se bat, comme nous, depuis vingt-quatre heures, ça ne peut pas faire de mal.

LONGUE-ÉPÉE Au contraire! le liquide est l'ami de l'homme!

CŒUR-DE-FER. Ce que tu viens de dire là, Longue-Épée, ça mériterait pour le moins une sous-lieutenance dans les gendarmes du roi, vois-tu bien! Mais ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit! qui est-ce qui me passe une gourde pleine? la mienne est vide.

LONGUE ÉPÉE. La mienne aussi.

LABRADOR. Et la mienne.

TRICOT. Et la mienne.

CŒUR-DE-FER. *Per Bacco!* comme disent ces coquins d'Italiens, voilà qui est peu réjouissant! par bonheur, nous sommes en bon pays, ces maisons sont à nous et nous allons y trouver tout ce qui nous manque. A la provision, camarades, à la provision!

PLUSIEURS SOLDATS. On y va, brigadier.

(*Ils entrent dans les maisons*).

CŒUR-DE-FER. Ma foi, vive la guerre! on a faim, on prend à manger, on a soif on prend à boire, il n'en coûte jamais que la peine d'avancer la main.

TRICOT ET QUELQUES-UNS *sortant de gauche*. Rien! rien!

LABRADOR, *de droite*. Ces damnés Milanais ont tout emporté ou tout caché.

CŒUR-DE-FER, *riant*. Eh bien! camarades, bouclons nos ceinturons, et figurons-nous que nous avons diné! notre revanche ne se fera pas attendre, allez! nous sommes avec un chef qui nous mènera loin et nous aurons bientôt à notre disposition toutes les caves des Milanais.

LONGUE-ÉPÉE. Ah! le fait est que notre général est un fier homme!

LABRADOR. Charles de Bourbon n'a pas son pareil, ça c'est vrai!

CŒUR-DE-FER. J'espère que vous l'avez vu, aujourd'hui, pendant la bataille, toujours au premier rang, dans le fort de la mêlée; il abattait les suisses avec sa grande épée, comme une gaule abat les noix... Eh bien! camarades, il est aussi brave en amour que vaillant à la guerre! il n'a jamais reculé, ni devant un ennemi, ni devant une belle, et tenez, moi qui vous parle, j'en sais long sur son compte, et du temps que j'étais à Paris dans les gendarmes de Sa Majesté la reine-mère, j'entendais bien des choses...

LONGUE-ÉPÉE. Quoi donc?

CŒUR-DE-FER. Dam! on disait tout bas que le beau duc de Bourbon ne rencontrait point de cruelles, et que la régente du royaume elle-même le trouvait, si fort à son gré, qu'elle lui offrait sa main...

LONGUE-ÉPÉE. Et le duc, que faisait-il?

CŒUR-DE-FER. Le duc refusait, parbleu!

LONGUE-ÉPÉE. Pourquoi donc?

CŒUR-DE-FER. Parce que la reine-mère avait quarante ans, que Charles de Bourbon en avait trente et qu'au lieu d'épouser cette poulette moyen âge, il aimait beaucoup mieux nous ramener dans ce beau pays du Milanais

Digitized by Google

où les femmes sont si jolies et les vins si généreux !!

(*On entend dans le lointain une dernière décharge d'artillerie, puis le silence s'établit*).

CRIS DES SENTINELLES. Sentinelles veillez !.. sentinelles veillez !...

CŒUR-DE-FER, *qui a prêté l'oreille*. Dites donc, vous autres, on dirait que c'est fini là-bas...

(*On entend un grand tumulte au dehors; on distingue ce cri*) :

Vive le duc de Bourbon !

TOUS. Le duc !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC DE BOURBON, *suivi de ses Officiers et d'un groupe de Soldats.*

LE DUC. Oui, mes amis, tout est fini, la bataille de Marignan est gagnée !

TOUS. Vive la France !...

CŒUR-DE-FER, *s'approchant du duc*. Mais, Monseigneur, vous êtes blessé, votre sang coule !

LE DUC. Ce n'est rien, mon brave Cœur-de-Fer, une égratignure. Voyons panse-moi.

(*Il présente son bras gauche à Cœur-de-Fer qui le panse*).

LE DUC, *aux soldats*. Nous sommes vainqueurs, mes amis, le Milanais nous appartient désormais, il est à vous, je vous le donne ! vous êtes en pays ennemi ! tout vous est donc permis, c'est la loi de la guerre ! remplissez vos poches et vos sacs, videz les caves, aimez les femmes et battez les maris, prenez enfin votre part de plaisir, partout où vous la trouverez, vous l'avez bien gagnée !

TOUS LES SOLDATS, *au comble de la joie*. Vive notre général !!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BAYARD.

(*Des clairons sonnent, Bayard entre au fond à gauche, suivi de ses officiers et d'un page qui porte sur un coussin une épée magnifique.*)

LE DUC, *allant au devant de Bayard*. Salut au plus vaillant capitaine de France ! salut au chevalier Bayard, proclamé *le chevalier sans peur et sans reproche*, par la voix du peuple qui est la voix de Dieu !

BAYARD. Je viens à vous, Monseigneur, de la part du roi François Ier, qui, témoin de votre conduite dans cette journée, n'a pas voulu vous faire attendre une heure de plus la récompense qui vous était due, et m'a chargé de l'insigne honneur de vous l'apporter moi-même.

LE DUC. Et cette récompense, chevalier, quelle est-elle ?

BAYARD. L'épée de connétable. (*Mouvement de surprise parmi tout le monde.*) Recevez-la de ma main, Monseigneur.

LE DUC, *mettant un genou en terre*. La recevoir de votre main, chevalier Bayard, c'est la recevoir deux fois.

BAYARD, *lui présentant l'épée*. Vous jurez de rester fidèle à votre pays et à votre Dieu ?

LE DUC. Je le jure !

BAYARD. Vous jurez de ne tirer cette épée du fourreau que pour la cause de la France ?

LE DUC. Je le jure !

BAYARD. Relevez-vous donc, Monseigneur, et venez remercier le roi François Ier.

LE DUC. Où donc, chevalier ?

BAYARD. A Marignan !

TOUS. A Marignan !

(*Le duc donne la main à Bayard, et ils sortent par le fond, à droite, suivis des officiers de Bayard et de tous les soldats.*)

Deuxième Tableau.

UN COUP DE DÉS. — Une chaumière. — Porte au fond. — Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÉSA, BÉATRIX.

THÉRÉSA, *entrant la première*. Venez, signora, venez... nous sommes arrivées... voici notre chaumière.

BÉATRIX. Chère Thérésa, que je suis heureuse de t'avoir rencontrée !... Sans toi, sans ton secours, que serais-je devenue, seule dans mon palais, exposée sans défense aux outrages d'une soldatesque barbare !

THÉRÉSA. Il était temps de quitter votre demeure... Avez-vous entendu derrière nous ce bruit d'armes, ces clameurs ?... Encore un instant, et nous tombions au pouvoir des ennemis...

BÉATRIX. Ah ! cette seule pensée me fait frémir !

(*Thérésa va à la porte de droite et en rapporte deux chaises.*)

THÉRÉSA. Calmez-vous, signora ; ici, dans cette vallée solitaire, vous n'avez rien à craindre... notre habitation est trop loin de la

Digitized by Google

route pour qu'on puisse nous y découvrir.

BÉATRIX, *s'asseyant à droite.* Oh! quel terrible fléau que la guerre!... Partout le meurtre, l'incendie, le pillage!... En ce moment, Thérésa, que de familles sont plongées dans la douleur... combien de femmes veuves et d'enfants orphelins... Si l'on ne tremble pas pour soi-même, il faut trembler pour des êtres qui nous sont chers.

THÉRÉSA. Ah! oui, je vous comprends, signora... et je vous plains de toute mon âme... vous qui avez un père que son rang, que son grade, obligent à combattre...

BÉATRIX, *se levant.* Et le comte Palavicini portera sa bannière au plus fort de la mêlée. Toi, du moins, Thérésa, tu n'as rien à redouter... L'âge de ton père le met à l'abri de tout danger.

THÉRÉSA. C'est vrai!... il a depuis longtemps payé sa dette à son pays... et je bénis le ciel de n'avoir pas en ce moment à trembler pour ses jours.

BÉATRIX. Eh bien! donc, chère sœur, prions pour celui qui, maintenant peut-être, expose encore sa vie.

THÉRÉSA. Oui, signora, prions... prions pour votre père! (*Thérésa s'agenouille, pendant que Béatrix lève les yeux au ciel en joignant les mains. On entend au dehors appeler :* Thérésa! Thérésa! *Thérésa, se relevant :*) Quel est ce bruit?... qui m'appelle?...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIÉTRO.

PIÉTRO, *entrant vivement.* Ah!... Thérésa... vous voici!...

THÉRÉSA. Qu'avez-vous, Piétro?... Pourquoi ce trouble... cette émotion?...

PIÉTRO, *très ému.* Hélas!... je ne sais comment vous dire... comment vous apprendre...

THÉRÉSA. Mais quoi donc?... quoi donc?... parlez!

PIÉTRO. Eh bien! il y a quelques heures... sur la grande place... avant d'entrer dans le palais de la signora, vous avez quitté votre père...

THÉRÉSA. Mon père!... oui... mon père qui se rendait à Acquavilla pour accomplir un vœu fait à la Madone...

PIÉTRO. Ah! que n'est-il parti quelques instants plus tôt... il n'aurait pas rencontré le cardinal de Syon... il n'aurait pas été entraîné par lui...

THÉRÉSA. Entraîné... lui, mon père...

PIÉTRO. Oui, à porter une dépêche à travers les lignes ennemies...

THÉRÉSA. Grand Dieu!...

PIÉTRO. J'aurais voulu prendre sa place... mais l'homme de Dieu l'avait désigné... Lui seul, disait-il, pouvait remplir cette mission... Alors, moi qui m'intéresse à vous, moi qui vous aime depuis l'enfance... j'ai voulu du moins veiller sur votre père... je l'ai suivi pour le protéger... le défendre au besoin!... Et voyez, voyez, Thérésa, les balles ont traversé ma cape...

THÉRÉSA. Et tu reviens seul, Piétro?... Mon père est donc mort?

PIÉTRO. Non, mais arrêté... condamné peut-être...

THÉRÉSA. Ah!... je le sauverai!... je le sauverai... Ils entendront ma prière... ils épargneront un vieillard...

BÉATRIX. Oui, cours, Thérésa... hâte-toi...

THÉRÉSA. Viens, Piétro... tu me conduiras vers eux... (*A Béatrix.*) Et vous, signora, ce n'est plus pour votre père, c'est pour le mien qu'il faut prier!...

(*Elle sort précipitamment avec Piétro.*)

SCÈNE III.

BÉATRIX, *seule, allant s'asseoir à gauche.*

Pauvre fille!.. ah! Dieu aura pitié d'elle!... il lui conservera son père!... il ne voudra pas que j'aie à me reprocher d'avoir causé ce malheur... car, si, par tendresse pour moi, elle n'eût pas quitté Mattéo... elle se serait opposée à son départ... elle l'eût empêché de courir ce danger... Oh! il lui sera rendu... oui, bientôt je les verrai revenir ensemble... et tous trois, en sûreté dans cet asile, nous n'aurons à rendre au ciel que des actions de grâces... (*Ecoutant.*) Mais il me semble entendre des pas... Dieu m'aurait il exaucée... serait-ce eux déjà?... (*Elle va ouvrir la porte et regarde. Avec effroi et jetant un cri.*) Ah!... des soldats!... des Français!... (*Elle referme la porte avec terreur.*) C'est vers cette maison qu'ils se dirigent .. s'ils allaient y pénétrer... me voir... je serais perdue! .. (*On frappe violemment à la porte.*) Les voilà!...

CŒUR-DE-FER, *en dehors.* Holà!... holà!... ouvrez!...

BÉATRIX, *effrayée.* Grand Dieu!

CŒUR-DE-FER, *en dehors.* Ouvrez donc!... où j'enfonce la porte!...

BÉATRIX. Que faire... que devenir?... (*Apercevant la porte à droite.*) Ah!... cette chambre... une fenêtre sur la campagne..... mon Dieu! donnez-moi le courage!...

(*Elle sort par la droite et referme la porte sur elle. Au même instant la porte du fond est enfoncée et Cœur-de-Fer entre suivi de Longue-Épée, Tricot et autres lansquenets.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

COEUR-DE-FER, LONGUE-ÉPÉE, TRICOT, LANSQUENETS.

CŒUR-DE-FER, *entrant et regardant autour de lui.* Personne dans la barraque!

LONGUE-ÉPÉE. Il paraît que les oiseaux sont dénichés!

CŒUR-DE-FER. Ma foi, bon voyage!... Et pourvu qu'ils aient laissé la béquée au nid, c'est tout ce que je demande.

TRICOT, *qui a ouvert la porte de gauche.* Voici du pain... et une outre.

CŒUR-DE-FER, *joyeux.* Une outre?...

TRICOT. Elle est vide.

CŒUR-DE-FER. Vide!... ah! les mécréans!... nous sommes volés!

LONGUE-ÉPÉE, *secouant la porte de droite.* Mais il y a une autre porte par ici.

CŒUR-DE-FER. Peut-être celle de la cave..... Enfonce-la!

LONGUE-ÉPÉE, *qui a forcé la serrure avec sa dague.* C'est fait.

CŒUR-DE-FER, *s'asseyant et coupant le pain.* Camarades, sus aux liquides, moi, je prépare le solide.

LONGUE-ÉPÉE, *dans la chambre.* Victoire! victoire!...

TRICOT, *de même.* Bonne prise!

CŒUR-DE-FER. Quoi donc?...

LONGUE-ÉPÉE, *reparaissant ainsi que Tricot avec de grandes bouteilles.* Trois Dames-Jeanne!

CŒUR-DE-FER. Trois Dames-Jeanne!... (*Portant la main à son front.*) Mesdames, j'ai l'honneur de vous saluer!... Que l'on casse le cou à leurs seigneuries!

(*On décoiffe les bouteilles et on boit.*)

LONGUE-ÉPÉE. C'est fait!... buvons.

CŒUR-DE-FER, *qui a vidé son verre.* Allons, allons, la garnison est bonne!... du pain, du vin...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LABRADOR, *paraissant à la porte et tenant par le bras Béatrix qu'il entraîne.*

LABRADOR. Et du beau sexe!

TOUS. Une femme!

CŒUR-DE-FER. Et une grande dame, mordieu!

LABRADOR. Oui, ma foi, une grande dame!... timide brebis qui s'égarait et que je ramène au bercail.

BÉATRIX, *avec égarement.* Ah! pitié!... pitié!... laissez moi!...

CŒUR-DE-FER, *la prenant par la main et la faisant passer au milieu d'eux.* Allons, allons, la belle, pas tant de façons... à la guerre comme à la guerre!... nous sommes de bons diables après tout... Et si tu veux faire plus ample connaissance, verse, gentille Hébé, et écoute la chanson des lansquenets!..,

TOUS. Oui, oui, du vin... et la chanson...

CŒUR-DE-FER.

Air nouveau de M. Morel.)

Courant gaîment à la victoire
Fiers et hardis,
Ils vont se battre, ils savent boire,
En vrais bandits!
Il leur faut pillage et ripaille,
Beaux écus d'or!
Et leur voix, pendant la bataille,
Répète encor:
Les lansquenets
Beaux et bien faits,
Joyeux gaillards
Et francs soudards,
En tous pays,
Des ennemis,
Comme des cœurs,
Sont les vainqueurs.

TOUS, *en chœur.*

Les lansquenets, etc., etc.

CŒUR-DE-FER.

DEUXIÈME COUPLET.

Aimer, jouer, se battre et boire,
Et saccager;
Entre le butin et la gloire
Se partager,
Ah! pour nous, quel sort adorable,
Puis après ça,
On rend gaîment son âme au diable,
Qui la gagna.
Les lansquenets, etc., etc.

TOUS, *en chœur.*

Les lansquenets, etc., etc.

CŒUR-DE-FER, *après le chœur.* Et maintenant, princesse, un baiser au chanteur.

LABRADOR. Comment, au chanteur... C'est moi qui l'ai prise, c'est à moi qu'elle appartient.

CŒUR-DE-FER. A toi, pas plus qu'à d'autres... En guerre tout est commun.

TRICOT. Le butin se partage.

LONGUE-ÉPÉE. Ou se gagne à la pointe de l'épée.

LABRADOR. Ah! c'est comme ça!... dégaînons! (*Il tire son épée.*)

TOUS, *tirant leurs épées.* Dégaînons!

CŒUR-DE-FER, *se mettant entr'eux et tranquillement.* Vous êtes des imbécilles!... Il y a un meilleur moyen de vous mettre d'accord.

TOUS. Lequel?

CŒUR-DE-FER. Le hasard!

TOUS. Comment?

CŒUR-DE-FER, *tirant un cornet et des dés de sa poche.* Voici des dés... jouons, et que la belle appartienne au vainqueur.

TOUS. Oui, oui, jouons! jouons!!

BÉATRIX, *se couvrant la figure de ses deux*

Digitized by Google

mains. O mon père! mon père! où es-tu?...

(*Pendant ces derniers mots, on a vu paraître au fond un homme, le chapeau rabattu sur les yeux et la figure cachée par son manteau.*)

CŒUR-DE-FER, *agitant les dés dans le cornet.* Camarades, c'est le plus haut point qui gagnera... nous sommes six joueurs...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'INCONNU.

L'INCONNU, *s'avançant.* Vous vous trompez, mes maîtres... nous sommes sept.

TOUS, *surpris.* Un étranger! ..

LONGUE-ÉPÉE. Quel est cet homme?

CŒUR-DE-FER. Qui es-tu? pour venir demander ta part de notre capture?

L'INCONNU, *écartant son manteau.* Un soldat comme vous, mes braves... et votre égal devant la fortune!

TOUS, *s'inclinant.* Le connétable de Bourbon!

BÉATRIX, *à part avec terreur.* Le connétable de Bourbon!. . Ah! plus d'espoir!

LE CONNÉTABLE, *gaîment.* Allons, qui commence?

CŒUR-DE-FER, *lui présentant le cornet.* A vous l'honneur, mon général!

LE CONNÉTABLE. Non pas!... je suis venu le dernier... je jouerai le dernier.

LABRADOR. A moi donc!... (*jetant les dés sur la chaise qui est à gauche*). Double as...

CŒUR-DE-FER. Tu es trop jeune!...

LONGUE-ÉPÉE, *jouant.* Cinq!

CŒUR-DE-FER. A un autre!

UN AUTRE, *jouant.* Trois!

TRICOT, *jouant.* Huit!... j'ai des chances!

CŒUR-DE-FER, *à part.* Je plains la malheureuse!

UN AUTRE, *jouant.* Neuf!...

LE CONNÉTABLE, *qui n'a pas cessé de regarder Béatrix et à part.* Qu'elle est belle!

CŒUR-DE FER, *qui a longtemps remué les dés.* A moi maintenant, mes amis... mais je vous en préviens, j'ai de la corde de pendu dans ma poche (*Il jette les dés*). Onze!...

TOUS. Il a gagné!...

CŒUR-DE-FER. Pas encore.. (*Présentant le cornet au connétable*) Monseigneur, il n'y a plus que le douze pour me damer le pion.

LE CONNÉTABLE, *remuant les dés et à part.* Le cœur me bat! (*Il jette les dés*).

LABRADOR, *qui a regardé.* Dix!...

CŒUR-DE-FER. Perdu d'un point!... A moi la belle!...

(*Il s'approche de Béatrix qui recule avec effroi*).

LE CONNÉTABLE, *allant prendre Cœur-de-Fer par le bras et l'amenant sur l'avant scène.* Cent écus d'or pour cette femme?

CŒUR-DE-FER, *regardant Béatrix du coin de l'œil.* Hum... c'est peu!

LE CONNÉTABLE, *bas.* Deux cents.

CŒUR-DE FER, *hésitant.* C'est mieux!...

LE CONNÉTABLE, *entre ses dents.* Misérable!... (*haut*). Trois cents.

CŒUR-DE-FER, *émerveillé.* Ah! Monseigneur, vous m'en direz tant!...

LE CONNÉTABLE. Eh bien?

CŒUR-DE-FER. Marché conclu!

LE CONNÉTABLE, *lui remettant une bourse.* Tiens, voici ton or!... va-t-en!

LONGUE-ÉPÉE, *s'approchant et bas à Cœur-de-Fer.* Comment, tu l'as cédée?

CŒUR-DE-FER, *fesant sonner la bourse* Que veux-tu?... j'ai de la famille!

LE CONNÉTABLE. Allons, sortez!

(*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

BÉATRIX, LE CONNÉTABLE.

BÉATRIX, *en passant à gauche.* Oh! mon Dieu!. .

LE CONNÉTABLE, *à part, la regardant.* Seul avec elle!

BÉATRIX, *à part.* Mon Dieu!... j'aurais peut-être acheté la pitié de ses soldats, mais la sienne .. la sienne!... Ah! je suis perdue!...

LE CONNÉTABLE. Vous êtes à moi, Madame!..

BÉATRIX, *tombant à genoux.* Oh! grâce!... grâce!... vous ne voudrez pas abuser d'une pauvre femme que les chances de la guerre ont livrée à ses ennemis. . Monseigneur!... Si la noblesse de France est vraiment grande et généreuse, vous aurez pitié de mes larmes, de mon désespoir!...

LE CONNÉTABLE. Relevez-vous, Madame! ce désespoir j'en avais compris toute l'étendue quand tout à l'heure vous alliez vous précipiter dans les eaux du lac pour échapper au soldat qui vous poursuivait. . Ce désespoir si noble, si touchant, ne pouvait me faire transgresser les lois de la guerre, mais il m'a ramené ici pour vous sauver... relevez-vous, vous dis-je... vous êtes libre!

BÉATRIX, *se relevant.* Libre!... l'ai-je bien entendu!... libre!... et vous que j'accusais... vous que je croyais sans grandeur d'âme... sans miséricorde...

LE CONNÉTABLE, *à part.* Oh! qu'elle est belle! mon Dieu! qu'elle est belle!...

BÉATRIX. Connétable de Bourbon, la fille des Palavicini ne sera ni oublieuse ni ingrate. En quelque lieu que vous soyez, votre souvenir sera toujours présent à ma pensée... mes prières invoqueront le ciel pour votre bonheur...

LE CONNÉTABLE. Partez... partez, Madame... mes officiers qui m'attendent vous serviront d'escorte... Partez... car à votre vue cette magnanimité qui m'attire votre reconnaissance pourrait m'abandonner...

BÉATRIX. Adieu donc, Monseigneur... mais souvenez-vous que partout et toujours je bénirai le nom du connétable de Bourbon.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, THÉRÉSA, *puis* PIÉTRO.

THÉRÉSA, *paraissant à la porte du fond, pâle et égarée.* Le connétable de Bourbon!... qu'il soit maudit!...

BÉATRIX. Thérésa!...

THÉRÉSA. Ils ont tué mon père!... ils ont tué mon père!...

BÉATRIX. Pauvre fille!

PIÉTRO. Nous sommes arrivés trop tard pour obtenir sa grâce... assez tôt pour recevoir son dernier soupir...

LE CONNÉTABLE, *à lui-même.* Quelle est cette femme?

BÉATRIX. Thérésa!.. ma sœur!.. je ne t'abandonnerai pas... nous pleurerons ensemble ton pauvre père...

THÉRÉSA, *souriant d'un air égaré.* Mon père!.. le pleurer!.. et pourquoi?... il a tenu le serment qu'il m'avait fait... il m'attend là-bas... près de la Madone... et je vais le rejoindre.

BÉATRIX. Ah! malheureuse!

PIÉTRO. La douleur lui a ôté la raison.. Oh! je serai son frère... je ne la quitterai pas!

THÉRÉSA, *prenant Piétro par la main.* Viens, Piétro... viens... conduis-moi près de lui... Allons retrouver mon père!... (*Elle se retourne, ses yeux se portent sur le connétable, elle le fixe, puis reprenant Piétro par la main, avec égarement*). Viens, Piétro.

(*Ils sortent lentement, elle fixe toujours le connétable*).

BÉATRIX, *faisant un mouvement pour les suivre.* Thérésa!...

LE CONNÉTABLE, *l'arrêtant.* Madame, n'oubliez pas que vous avez un père aussi... et qu'il vous attend peut-être...

BÉATRIX. Ah! oui!.. oui!.. partons!.. Partons!... (*Ils sortent par le fond*)

Troisième Tableau.

TRAHISON! — A Vérone. — Une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

COEUR-DE-FER, LONGUE-ÉPÉE, TRICOT, UN MOINE, MENDIANTS, PEUPLE.

(*Tricot est en faction sur les marches du palais habité par le connétable. Les mendiants sont groupés devant le palais, attendant qu'on leur fasse l'aumône. Le Moine est au fond appuyé contre une colonne. Cœur-de-Fer et Longue-Épée se tenant par le bras, arrivent du fond en se promenant.*)

LONGUE-ÉPÉE. Ne trouvez-vous pas, sergent Cœur-de-Fer, que c'est un délicieux pays que l'Italie?... quel plaisir de se promener et de ne rien faire sous ce beau climat!

CŒUR-DE-FER. Je ne lui trouve qu'un défaut à ton beau climat, c'est qu'il altère beaucoup.

LONGUE-ÉPÉE. Eh bien! les cabarets ne manquent pas... mettons-nous là!.. Avez-vous de l'argent?

CŒUR-DE-FER. Pas plus que toi.

LONGUE-ÉPÉE. Et vos beaux écus d'or?

CŒUR-DE-FER. Ah! petit... on a eu tort de les faire si ronds... ça roule trop vite. Mais qu'importe! nous portons un uniforme qui a crédit partout.. (*Allant au cabaret qui se trouve à gauche, appelant.*) Eh! Bottega!... une fiole d'orvietto

LE CABARETIER, *sortant et revenant.* Oui, excellence.

CŒUR-DE-FER, *à Longue-Épée.* Tu vois, excellence!... nous leur avons appris la politesse à grands coups de plat d'épée...

LONGUE-ÉPÉE, *buvant.* Mais regardez donc tous ces mendiants qui assiègent le palais du connétable... il y en a jusques sur les marches.

TRICOT, *aux mendiants.* Allons, voyons, retirez-vous, canaille!

CŒUR-DE-FER. Tiens, voilà Tricot qui leur donne la chasse.

TRICOT, *aux mendiants* Arrière, vous dis-je, ou vous sentirez le poids de ma crosse.

(*Les mendiants se retirent, excepté le moine qui reste toujours appuyé contre la colonne*).

CŒUR DE-FER. Tiens, vois-tu comme ils se sauvent!...

LONGUE-ÉPÉE. Excepté le moine...

CŒUR DE-FER. Oh! ceux-là, c'est comme les teignes, ça ne lâche pas prise aisément. (*Buvant.*) A ta santé!

LONGUE-ÉPÉE. A la vôtre, sergent!

UN MENDIANT, *accourant du fond à droite, aux mendiants vers le milieu de la scène.* Alerte, alerte, vous autres, voici le connétable!..

(*A ces mots, le moine quitte sa place, s'avance et regarde*).

LE MOINE, *à part.* Il n'est pas seul!... attendons! (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CONNÉTABLE, LE COMTE DE SAINT-POL, GENS DE LEUR SUITE.

(*A l'entrée du Connétable, tous les mendiants se précipitent sur son passage*).

LES MENDIANTS, *à la fois*. La charité!.. la charité, Messeigneurs!

LE CONNÉTABLE, *leur donnant de l'argent*. Allons, prenez... et laissez-nous!

(*Ils s'éloignent en causant et en se montrant ce qu'ils ont reçu. Cœur-de-Fer et Longue-Épée sont rentrés dans le cabaret*).

LE CONNÉTABLE. Eh bien! comte de Saint-Pol, que pensez-vous des fortifications de Vérone?

SAINT-POL. Tout ce que je viens de voir, Messire duc, ne m'a rien appris de nouveau sur vos talents militaires.

LE CONNÉTABLE. Puisque vous retournez au Louvre, vous pourrez dire au roi de France, qui vous a envoyé près de moi, dans quel état vous avez trouvé ses bonnes villes du Milanais.

SAINT-POL, *baissant un peu la voix*. Et que dirai-je à Sa Majesté la reine mère?

LE CONNÉTABLE. Vous revenez encore sur ce sujet!

SAINT-POL. Songez-y, Connétable, votre premier refus a vivement blessé Louise de Savoie..... Repousser sa main une seconde fois serait peut-être vous faire de la reine une ennemie mortelle. Songez à l'empire qu'elle exerce sur l'esprit du roi. Songez que François Ier, abandonné aux plaisirs d'une cour voluptueuse, gouverne bien moins que sa mère.

LE CONNÉTABLE. Qu'importe!... Ils n'oseraient oublier mes services... Et au besoin je me sens assez fort pour les en faire souvenir.

SAINT-POL. Soyez franc, Messire duc, vous avez un motif secret pour repousser une offre aussi belle.

LE CONNÉTABLE. Oui... c'est possible!

SAINT-POL. Un amour, peut-être?

LE CONNÉTABLE. Pourquoi le cacherais-je?.. Oui, un amour... pour une femme que j'ai sauvée... une femme que je n'ai vue qu'une fois... mais dont le souvenir s'est emparé en souverain de mon âme.

SAINT-POL. Et c'est pour une passion romanesque, que vous refuseriez une si haute alliance. Ah! Connétable, je vous en conjure, réfléchissez, comprenez mieux vos intérêts, ne vous exposez pas à une inimitié qui pourrait avoir des conséquences terribles...

LE CONNÉTABLE. Comte de Saint-Pol, il y a des questions de bonheur qui dominent toutes les ambitions... La mienne, d'ailleurs, est satisfaite... je suis connétable de France, puis-je monter plus haut?

SAINT-POL. Non... mais vous pourriez descendre.

LE CONNÉTABLE, *fièrement*. Jamais! Monsieur!..

SAINT-POL. Mais cette femme, êtes-vous sûr de la retrouver?

LE CONNÉTABLE. Je l'ignore... je l'ai vainement cherchée...

SAINT-POL. Et vous hésitez!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BÉATRIX.

BÉATRIX, *qui a paru pendant ses derniers mots, s'approchant*. Monseigneur!

LE CONNÉTABLE, *se retournant*. C'est elle!

BÉATRIX. Je viens réclamer votre appui!

LE CONNÉTABLE, *à Saint-Pol*. Messire comte, tout-à-l'heure encore j'aurais pu balancer, maintenant ma résolution est irrévocable.

SAINT-POL. Avant de partir pour Paris, j'aurai cependant l'honneur, Messire duc, de venir savoir votre dernier mot.

(*Il s'incline et sort.*)

SCÈNE IV.

LE CONNÉTABLE, BÉATRIX.

LE CONNÉTABLE. Vous!... vous ici, Madame?... je vous revois enfin!.. ah! c'est un bonheur que je n'osais plus espérer!...

BÉATRIX. Un bonheur, dites-vous!... quoi! vous songiez encore à celle que vous avez si généreusement sauvée?

LE CONNÉTABLE. Si j'y songeais... ah! votre image, votre pensée ne m'ont jamais quitté... mais vous venez, avez-vous dit, réclamer ma protection!... Parlez, Madame, parlez, qu'attendez-vous de moi?

BEATRIX. Depuis trois mois, Monseigneur, si vous ne m'avez pas revue, si vous n'avez reçu aucun témoignage de ma reconnaissance, c'est que j'ai passé tous mes jours dans les recherches... dans la douleur... c'est qu'enfin depuis trois mois j'étais sans nouvelles de mon père... Avait-il comme tant d'autres, trouvé la mort sur le champ de bataille?... hélas! je devais le croire!... Lorsqu'hier seulement, une lettre de lui m'est parvenue..

LE CONNÉTABLE. Eh bien?..

BÉATRIX. Fait prisonnier à Marignan, conduit dans une forteresse et jeté dans un cachot, ce n'est qu'après de longues souffrances, qu'il est parvenu à gagner un geôlier et à m'instruire du secret de son existence et de sa captivité .. alors, Monseigneur, j'ai pensé à vous .. à vous si généreux... J'ai appris que vous étiez à Vérone, et je viens vous demander la liberté de mon père.

Digitized by Google

LE CONNÉTABLE. Ah! béni soit le ciel qui une fois encore me met à même de vous prouver le respect. . la tendresse que vous m'avez inspirés .. Oui, votre père sera libre... il vous sera rendu.. et alors, à mon tour, j'irai peut-être vous demander une faveur... une grâce à laquelle serait attaché le bonheur de ma vie... Puis-je espérer, Madame, que vous ne me la refuserez pas?...

BÉATRIX. Mon cœur... ma main, s'il la demande, appartiendront au sauveur de mon père!...

LE CONNÉTABLE, *avec joie*. Ah! Madame!..

(*On entend au loin des fanfares*).

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN HÉRAULT, *venant du fond à gauche*.

LE HÉRAULT. Monseigneur, une troupe de chevaliers, portant la bannière de France, se présente aux portes de la ville.

LE CONNÉTABLE. Qu'elles leurs soient ouvertes!... (*Le hérault sort.*)

BÉATRIX. Je dois me retirer, Monseigneur?

LE CONNÉTABLE. Allez, Madame, allez attendre votre père...

BÉATRIX. Oui, Monseigneur, mon père..... (*Lui tendant la main.*) et vous!...

(*Le connétable lui baise la main avec ivresse, et Béatrix s'éloigne*).

SCÈNE VI.

LE CONNÉTABLE, LE MOINE.

LE CONNÉTABLE. Oui, oui, courons donner des ordres, et qu'avant la fin du jour...

(*Il va pour rentrer dans le palais, le moine qui est rentré au bruit des fanfares et a observé la fin de la scène, se place devant le connétable*).

LE MOINE. Pardon, Messire!

LE CONNÉTABLE. Encore un mendiant!...j'ai donné déjà!

LE MOINE. Ce n'est point une aumône que je veux.

LE CONNÉTABLE. Quoi donc, alors?

LE MOINE. Quelques mots d'entretien.

LE CONNÉTABLE, *voulant s'éloigner*. L'instant est mal choisi.

LE MOINE, *avec autorité*. Il faut m'entendre, Messire... car le temps presse... et il y va de votre fortune.

LE CONNÉTABLE, *le regardant*. De ma fortune! Qui donc es-tu?

LE MOINE. Un simple dominicain.

LE CONNÉTABLE. Tu n'es pas de ce pays?

LE MOINE. Non, je viens d'Espagne.

LE CONNÉTABLE. Et qui t'envoie?

LE MOINE. Charles-Quint.

LE CONNÉTABLE. Ah! j'aurais dû le deviner... Ce n'est pas le premier ambassadeur secret que m'adresse ton maître... Tu viens encore tenter ma fidélité à mon roi?

LE MOINE. Non, je viens réparer ses injustices.

LE CONNÉTABLE. Que veux-tu dire?

LE MOINE. Pendant que vous le servez ici... il vous trahit là-bas.

LE CONNÉTABLE, *avec colère*. Moine!.. prends garde à tes paroles.

LE MOINE. L'envoyé de France vous a fait pressentir des disgrâces... moi, je vous les annonce.

LE CONNÉTABLE. Que sais-tu donc?

LE MOINE. Je sais que, fatiguée d'une longue attente, et devinant un refus, la reine-mère a fait valoir juridiquement ses droits sur les biens de la maison de Bourbon, et qu'elle vient de gagner son procès.

LE CONNÉTABLE, *allant à droite*. Dépouillé, moi!... c'est impossible!

LE MOINE. Ce n'est pas tout encore... non content de vous enlever vos apanages, on songe encore à vous ôter vos honneurs et vos dignités.

LE CONNÉTABLE. Tu mens, Moine, tu mens!... (*Bruit de fanfares.*)

LE MOINE, *indiquant la droite*. Regardez ce cortège qui s'avance... reconnaissez le chevalier qui marche à sa tête...

LE CONNÉTABLE, *regardant*. Le maréchal de Lautrec!...

LE MOINE. C'est lui qui va me justifier!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LAUTREC, CHEVALIERS, HOMMES D'ARMES, DEUX HÉRAULTS, *portant les bannières de France;* SAINT-POL, PEUPLE.

LAUTREC, *s'approchant du connétable*. Duc de Bourbon, je viens au nom du roi François Ier, notre maître, vous remplacer dans votre gouvernement du Milanais.

LE CONNÉTABLE, *avec fureur, et à part*. Il est donc vrai!

LAUTREC. Le roi m'a chargé en outre d'une mission bien pénible.

LE CONNÉTABLE, *avec hauteur*. Laquelle, Monsieur?... Parlez, je m'attends à tout.

LAUTREC. Celle de vous redemander votre épée de connétable.

LE CONNÉTABLE, *avec accablement et à part*. Ah! .. les rois!... les rois!... race ingrate et parjure!

SAINT-POL, *qui vient d'entrer, s'approchant et bas au connétable*. Messire duc, cette faveur qui vous échappe, un mot de vous pour la reconquérir.

LE CONNÉTABLE, *avec force*. Monsieur!... ce mot serait une lâcheté... et je ne le dirai pas!... (*Tirant son épée, et avec dignité:*)

Digitized by Google

Cette épée, le roi me l'avait donnée en récompense de mes services... mais quand il me la redemande... je ne la rends pas, Monsieur!... je la brise!...

(*Il brise son épée et en jette les morceaux aux pieds du maréchal.*)

SAINT-POL, *à part, avec regret.* Il est perdu!...

LE CONNÉTABLE, *à part.* Privé de ma fortune... de mon pouvoir... Et elle!... Béatrix... à qui j'avais promis ..

LE MOINE, *s'approchant, et bas.* Eh bien! Messire, que dirai-je au roi Charles-Quint?

LE CONNÉTABLE, *après un moment d'hésitation, et avec force.* Dites-lui que dans huit jours je serai à Madrid!...

ACTE DEUXIÈME.

Quatrième Tableau.

LA MORT DE BAYARD. — Le théâtre représente le carrefour d'une forêt près de la Sésia. — Au milieu un grand chêne. — Au lever du rideau, on entend le canon, un cliquetis d'armes et de sourdes rumeurs. — Au bout d'un instant on voit arriver Cœur-de-Fer, Longue-Épée, Labrador et plusieurs soldats armés, ils sont couverts de sueur, de sang et de poussière. — Ils s'arrêtent et semblent épuisés de fatigue. — Il fait presque nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

COEUR-DE-FER, LONGUE-ÉPÉE, LABRADOR, *tous trois ont l'épée à la main.* LES SOLDATS, *les uns armés de lances, les autres d'arquebuses.*

LONGUE-ÉPÉE, *à Cœur-de-Fer.* Eh bien! sergent?

CŒUR-DE-FER. Eh bien! camarade? qu'en dites-vous?

LONGUE-ÉPÉE. Je dis, ma foi, je dis que voilà une terrible journée!

LABRADOR. La bataille est perdue, ou du moins peu s'en faut!

CŒUR-DE-FER Ah! de par tous les diables, le passage de la Sésia sera fatal à la France!

LABRADOR, *indiquant la droite.* Que de blessés et que de morts!

LONGUE-ÉPÉE. La campagne en est couverte!

CŒUR-DE-FER. Oui... les corbeaux d'Italie trouveront à pâturer cette nuit!

LABRADOR. Ça n'était pas comme ça du temps du connétable...

CŒUR-DE-FER. Quand Charles de Bourbon nous commandait, nous étions sûrs d'avance de marcher à la victoire... La chance a tourné avec lui, et savez-vous bien, camarades, ce qui me fait bouillir le sang?

LABRADOR. Quoi donc?

CŒUR-DE-FER. C'est de penser que la cause de ce qui nous arrive est une femme... et une vieille encore!

LABRADOR. Une femme?...

CŒUR-DE-FER. Eh oui, mordieu! la reine-mère... sans elle, sans son dépit jaloux et ses diaboliques intrigues, le duc ne commanderait point aujourd'hui les armées de Charles-Quint, nous aurions conservé notre général et nous serions encore vainqueurs! Ce qui prouve, camarades, qu'à commencer par notre mère Eve, les femmes ont toujours été la perte du genre humain!

LONGUE-ÉPÉE. C'est pourtant vrai, ce qu'il dit-là, le sergent!

CŒUR-DE-FER Voyez-vous, compagnons, ça ne me va que médiocrement, cette habitude qu'on nous fait prendre de recevoir des horions, au lieu d'en distribuer aux autres; vrai, ça ne convient ni à mes goûts, ni à mon tempérament, et pour si peu que cela continue, j'enverrai au diable ce chien de métier et je me ferai...

LABRADOR. Quoi donc?

CŒUR-DE-FER. Que sais-je, moi?.... Lazzarone ou soldat du Pape!

LONGUE-ÉPÉE. Ma foi, moi au si!

LABRADOR. Et moi aussi, mordieu!

CŒUR-DE-FER. Après ça, tout n'est peut-être pas encore désespéré; il nous reste un homme qui, à lui seul, vaut des armées, il nous reste Bayard... Tant que celui-là sera à notre tête, je ne perdrai pas confiance... Lui seul peut encore disputer la victoire à l'ennemi... lui seul peut résister au duc de Bourbon...

SCÈNE II.

LES MÊMES, TRICOT.

TRICOT, *accourant.* Camarades! camarades!...

Digitized by Google

CŒUR-DE-FER. Eh bien! qu'est-ce donc?... qu'est-il arrivé?

TRICOT. Le chevalier Bayard vient d'être frappé à mort!

TOUS, *consternés*. Frappé à mort! ..

CŒUR-DE-FER, *avec colère*. Le diable est contre nous!

LONGUE-ÉPÉE, *à Tricot*. Mais cette nouvelle est-elle bien certaine?

TRICOT. Je l'ai vu tomber près de moi! une pierre d'arquebuse a traversé sa cuirasse et troué sa poitrine!

CŒUR-DE-FER, *à lui-même et avec consternation*. Frappé à mort!... lui, Bayard!... Ah! le ciel abandonne la France!

SCÈNE III.

LES MÊMES, BAYARD, *son* ÉCUYER *et son* PAGE, *portant son épée; puis des* SOLDATS.

(*Bayard, blessé et tout sanglant, est porté par des soldats; il est suivi de plusieurs officiers et soldats de l'armée française.*)

BAYARD, *aux soldats qui le déposent au pied du chêne*. (*On entend toujours le canon.*) Non, pas ainsi, mes amis... pas ainsi... (*Indiquant la droite.*) C'est par là qu'on se bat encore... Je veux mourir comme j'ai vécu... la figure tournée vers l'ennemi!

CŒUR-DE-FER, *à part*. Oh! je sens mon cœur qui se brise!

L'ÉCUYER. Au nom du ciel, courez! courez tous, et qu'on ramène un chirurgien!

BAYARD. Non!... c'est inutile!... la science des hommes ne pourrait me sauver... Je sens que mon heure est venue .. Ce n'est donc plus à mon corps qu'il faut songer... mais à mon âme .. Qu'on aille chercher un prêtre.

L'ÉCUYER, *bas à Cœur-de-Fer et aux soldats*. Vous entendez, mes amis?

CŒUR-DE-FER. Oui, seigneur écuyer, et j'y cours. (*A Longue-Épée.*) Viens, suis-moi!...

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* COEUR-DE-FER *et* LONGUE-EPEE.

BAYARD, *à son écuyer*. Donnez-moi votre main, sire Jacques de Milieu, donnez .. que je la presse une dernière fois... Vous m'avez suivi partout... vous m'avez bien servi, en paix comme à la guerre... Vous êtes un fidèle écuyer, un loyal serviteur... Je vous quitte à regret... mais nous nous reverrons là-haut, je l'espère! (*Aux officiers qui l'entourent.*) Et vous, mes capitaines, vous que j'ai si souvent et si joyeusement conduits à la bataille et à la victoire. . n'oubliez pas celui qui fut votre chef et votre ami. . souvenez-vous du chevalier Bayard, répétez quelquefois son nom sous la tente et dans le combat, et priez, priez Dieu surtout pour le repos de son âme.

TOUS. Oui... oui!. . nous le jurons!...

(*Ils s'inclinent tous avec respect autour de Bayard. En cet instant arrive par la droite le duc de Bourbon, l'épée à la main, et suivi de soldats espagnols.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DUC DE BOURBON, OFFICIERS, SOLDATS ESPAGNOLS.

LE DUC, *à sa troupe, avec joie et sans voir le groupe formé au pied de l'arbre*. A nous la victoire, amis!... une victoire complète, décisive, éclatante! Déjà François Ier vient de sentir le poids de mon épée et de payer bien cher l'affront qu'il m'a fait subir!... Il apprendra bientôt à ses dépens tout ce que je vaux et tout ce que je puis... car entre lui et moi, c'est une guerre éternelle!

L'ÉCUYER, *s'approchant, et à voix basse*. Parlez plus bas, duc de Bourbon.

LE DUC, *se retournant*. Insolent!...

L'ÉCUYER, *désignant le groupe qui s'écarte*. Regardez, Messire!...

LE DUC, *apercevant Bayard et allant à lui*. Bayard!... blessé!... mourant!... Ah! mon Dieu, je ne te demandais pas la victoire à ce prix!... (*à Bayard.*) Etait-ce donc ainsi que je devais vous revoir... vous que j'ai toujours tant honoré et tant aimé... vous que je plains en ce moment du plus profond de mon âme...

BAYARD, *d'une voix faible*. Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, Messire duc... mais bien vous qui combattez contre votre roi, votre pays et votre serment ..

LE DUC, *avec force*. Ce serment, qui l'a brisé, qui m'en a relevé, si ce n'est le roi lui-même, en m'abreuvant d'outrages...

BAYARD. Rien ne relève des devoirs envers la patrie.

LE DUC. Ce n'est pas contre ma patrie que je me bats, c'est contre François Ier!... ce n'est pas contre une nation, c'est contre un homme!

BAYARD. Depuis notre séparation à Marignan, nous avons marché tous les deux dans des chemins opposés .. nous nous retrouvons ici pour la dernière fois... vous victorieux... moi mourant; mais je ne changerais pas mon sort contre le vôtre, car j'aime mieux mourir comme je meurs que de vivre comme vous vous vivez!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, COEUR-DE-FER ET LONGUE-ÉPÉE.

L'ÉCUYER, *allant au-devant d'eux*. Eh bien! mes amis, ramenez-vous un prêtre?

Digitized by Google

CŒUR-DE-FER. Impossible d'en trouver un... la bataille les a tous mis en fuite...

BAYARD. Alors . qu'on me donne mon épée!.. je vais me confesser à Dieu! (*On le soulève, puis on l'aide à s'agenouiller ; le page lui remet son épée, il en tient devant lui la garde qui est en forme de croix. Il se recueille un moment et baise le pommeau de son épée, puis il dit à voix haute :*) Seigneur, mon Dieu! si quelquefois, sans le vouloir, j'ai été dur ou injuste envers mes soldats ou mes serviteurs... pardonnez-le moi et qu'ils me le pardonnent... car je me repens!— Seigneur, mon Dieu, si j'ai mis trop d'orgueil à m'entendre nommer le chevalier sans peur et sans reproche... pardonnez-moi. . car je me repens! — Enfin, mon Dieu, si j'ai versé le sang innocent... si la voix des veuves et des orphelins s'élève contre moi... vous savez que c'est la faute du hasard des combats et non la mienne!... Cependant je m'en repens, Seigneur... Pardonnez-moi donc et prenez mon âme en pitié! (*Moment de silence ; il chancelle, on le relève ; d'une voix plus affaiblie :*) Ma vue se trouble... mon cœur cesse de battre .. Adieu, mes braves soldats... adieu, mon écuyer fidèle... adieu.. vous tous qui m'entourez. . (*Avec un suprême effort.*) France!.. France!... Ah!...

(*Il retombe et expire, on le place au pied de l'arbre.*)

CŒUR-DE-FER, *qui s'est approché et qui a suivi ses derniers moments, aux soldats, avec douleur.* Soldats! le chevalier Bayard est mort!

(*Tous se découvrent et s'agenouillent dans le plus profond respect.*)

LE DUC, *qui, pendant toute cette dernière scène, est resté rêveur sur le devant et à part :* « J'aime mieux mourir comme je meurs que de vivre comme vous vivez... » Oh! ces paroles me porteront malheur!...

Cinquième Tableau.

L'ENVOYÉ DE FRANCE. — Un salon à Naples. — Grande fenêtre au fond avec une terrasse. — Portes latérales. — A droite, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, *entrant et parlant à un domestique.*

Allez dire à Piétro de venir et d'amener ici Thérésa. (*Il sort. — Béatrix vient s'asseoir près du guéridon*). Leur présence parviendra peut-être à me distraire. . je ne sais pourquoi je suis plus triste aujourd'hui qu'à l'ordinaire... mille pensées pénibles m'assiègent... j'ai comme le pressentiment d'un malheur.

SCÈNE II.

BÉATRIX, PIÉTRO.

PIÉTRO, *entrant par la gauche.* Me voici, madame la Marquise...

BÉATRIX. Seul, Piétro?... et Thérésa?

PIÉTRO. Je vous l'amenais... mais elle s'est arrêtée là... sur la terrasse... à regarder ce beau golfe de Naples... qui se couvre de barques pour la fête... elle semblait heureuse de ce spectacle... et je n'ai pas osé la déranger... Vous savez, Signora, cette pauvre fille, il ne faut pas la contrarier.

BÉATRIX Oui... oui... son état exige de grands ménagements. Je croyais, il y a trois ans, lorsque je suivis à Naples monseigneur de Mellis, que le climat, le changement de pays, contribueraient à sa guérison.

PIÉTRO. Et grâce à vos bontés, madame la Marquise, j'ai trouvé dans votre maison un emploi qui m'a permis de tenir le serment que je m'étais fait, de ne jamais quitter ma sœur... car maintenant elle ne peut plus être que ma sœur.

BÉATRIX. Et cependant, je n'ai pas perdu tout espoir... Elle paraît plus calme.

PIÉTRO. Oh! certainement... elle parle bien toujours de son père... mais elle semble avoir oublié tout à fait sa mort et l'homme à qui elle l'attribuait.

BÉATRIX, *se levant.* Patience donc, mon ami... si ce médecin de Rome, dont on m'a vanté la science et le talent, consent à venir, peut-être parviendra-t-il à rendre la raison à notre pauvre folle.

PIÉTRO Aussi, madame la Marquise, je n'hésite plus... et dès que monseigneur de Mellis m'aura donné un permis pour sortir du royaume... je pars, je vais à Rome... Pour guérir Thérésa... pour retrouver ma fiancée, j'irais jusqu'au bout du monde!..,

BÉATRIX. Chut! la voici!

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES MÊMES, THÉRÉSA.

(Thérésa arrive lentement et d'un air pensif, elle a des fleurs à la main qu'elle regarde).

THÉRÉSA, *à elle-même.* Comme ces fleurs sont belles... Tout le monde est joyeux. aujourd'hui... toutes les jeunes filles sont parées... moi aussi je veux orner ma chevelure pour aller à la fête... moi aussi je veux qu'il me trouve jolie... car il va venir, je le sais... j'ai reconnu de loin... de bien loin sur la mer, la barque qui l'amène...

BÉATRIX, *s'approchant d'elle.* De qui donc parles-tu, ma bonne Thérésa ?

THÉRÉSA. De qui ?... eh bien ! mais de lui... de lui... Oh ! comme il sera heureux de revoir sa fille !

PIÉTRO, *à part.* Toujours, toujours la même pensée !...

THÉRÉSA. Oui, il revient... il revient pour assister au mariage de Piétro... Piétro qui aime une jeune fille... je l'ai bien vu... je l'ai bien deviné... et elle... elle l'aime aussi... il a été si bon pour elle... c'est lui qui l'a accompagnée... qui veille sur elle pendant l'absence de son père... (*regardant Piétro, qui essuie une larme*). Eh bien ! comme te voilà triste... tu pleures !... (*avec reproche*), pleurer !... quand mon père revient... quand il va nous unir... Car cette fête, c'est pour nous... (*à Béatrix*), n'est-ce pas, Signora ?

BÉATRIX. Oui, oui... mon enfant... sans doute.

THÉRÉSA. J'en étais bien sûre... (*A Piétro*). Et tu n'as pas encore tes habits de fête !... mais va donc, Piétro, va donc !..

PIÉTRO, *se détournant avec douleur.* Ah ! mon Dieu !...

THÉRÉSA, *l'observant et s'animant tout à coup*). Ah ! je le vois, vous m'avez trompée !.. mon père ne viendra pas... (*Jetant un cri*). Ah ! . des soldats... des ennemis...

BÉATRIX. Thérésa, tu es auprès de nous, tu n'as rien à craindre.

THÉRÉSA, *la repoussant.* Non ! non ! laissez-moi... vous voyez bien qu'on l'entraîne... (*Avec égarement*). Mon père !.. mon père !... ne vas pas de ce côté... la Madone t'attend elle te protégera... Dieu !.. quel est ce bruit ?.. des coups de feu !... Ah ! mon père !... ils ont tué mon père !...

(Elle tombe aux pieds de Béatrix, Piétro la relève, la conduit et la fait asseoir sur un fauteuil. On entend le marquis de Mellis qui parle au dehors.

LE MARQUIS Eh bien ! où donc est madame la Marquise ?...

BÉATRIX. Piétro, tâche de la calmer... car j'entends monsieur le marquis... tu sais qu'il supporte avec déplaisir, la présence de cette pauvre fille.

PIÉTRO. Ne craignez rien, la voilà qui revient à elle !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE MELLIS.

LE MARQUIS, *entrant, tenant un portefeuille.* Comment, madame la Marquise, vous êtes encore enfermée dans votre appartement... et dans ce négligé... la draperie baissée, la fenêtre close... quand toutes les dames de la ville sont depuis longtemps à leurs balcons !

BÉATRIX. Vous tenez donc beaucoup à ce que j'assiste à cette fête ?

LE MARQUIS. Si j'y tiens ?.. certainement, Madame. C'est une réjouissance publique... et moi, gouverneur de Naples, intendant général de la police du royaume, je dois, avec toute ma maison, donner l'exemple de la popularité.

BÉATRIX, *s'excusant.* Vous connaissez mon aversion pour le bruit, mon goût pour la retraite.

LE MARQUIS. Oui, et même puisque nous en sommes sur ce sujet, je me permettrai de vous adresser quelques observations... (*Montrant Piétro et Thérésa*). Renvoyez ces gens

BÉATRIX, *à Piétro lui faisant signe de sortir.* Piétro !...

PIÉTRO. Je vous laisse, Signora.

(Il fait quelques pas pour sortir).

LE MARQUIS. Ah ! à propos, l'ami ?

PIÉTRO, *revenant.* Monseigneur ?

LE MARQUIS, *lui donnant un des papiers qu'il tient à la main.* Voici le permis que tu m'as demandé.

PIÉTRO, *avec joie.* En ce cas, rien ne s'oppose plus à mon départ... et dans quelques instants je serai sur la route de Rome... (*A Béatrix*). Adieu, madame la marquise, je n'ai pas besoin de vous dire que je ferai diligence, ça se comprend de reste. (*Regardant Thérésa*). Pauvre fille ! j'ai si hâte de ne plus la voir souffrir !

LE MARQUIS, *à Piétro avec impatience* Eh bien ?

PIÉTRO. Je sors, Excellence, je sors !.. (*A Béatrix*). Veillez bien sur elle en mon absence... moi je vais lui chercher la santé et le bonheur ! (*Il sort vivement par la gauche*).

SCÈNE V.

THÉRÉSA, LE MARQUIS, BÉATRIX.

LE MARQUIS. Ah çà ! et cette fille... est-ce qu'elle va rester là... ne saurais-je un moment être seul avec vous ?

BÉATRIX. En quoi la présence d'une pauvre

Digitized by Google

folle peut-elle vous gêner?... (*Lui montrant Thérésa qui depuis quelques instants s'est mise à effeuiller ses fleurs*). Voyez! . elle ne songe pas seulement à nous.

LE MARQUIS, *avec humeur*. Allons, soit!... quoique je ne m'explique pas une pareille fantaisie... Que les rois aient des fous pour s'égayer, je le conçois... ceux-là sont amusants... Mais celle-ci. . une créature toujours triste, mélancolique..

BÉATRIX. Aussi, Monsieur, n'est-ce pas pour me distraire; mais pour accomplir un acte d'humanité que je l'ai prise avec moi... Mais laissons cela, je vous prie... Vous aviez, avez-vous dit, à me parler?

LE MARQUIS. Madame, dès les premiers jours de notre mariage, je me suis aperçu, avec chagrin, de votre froideur pour moi... Pourtant, permettez-moi de le dire, je croyais avoir quelques droits à votre affection, à votre reconnaissance.

BÉATRIX. Et en quoi en ai-je manqué, Monsieur? depuis quatre ans que je porte votre nom, ai-je jamais oublié un seul de mes devoirs?

LE MARQUIS. Dieu me garde de le supposer! Mais enfin, pourquoi cette tristesse continuelle?.. cet isolement?.. que diable! quand j'ai pris femme c'était pour avoir une compagne .. c'était pour m'en faire honneur... et au lieu de cela, vous vous obstinez à vivre seule... vous repoussez toutes les occasions de distractions, de plaisirs...

BÉATRIX. Est-on maître de ses goûts, de son humeur?

LE MARQUIS. Prenez garde, madame la Marquise, que je ne cherche ailleurs la cause de cette antipathie pour le monde..

BÉATRIX, *avec un peu de trouble*. Que voulez-vous dire, Monsieur?

LE MARQUIS. Je veux dire, qu'autrefois, un homme qu'il est inutile de nommer... vous avait arrachée aux outrages de vils soudards.

BÉATRIX. Quoi! Monsieur, vous savez?

LE MARQUIS, *se rengorgeant*. Je sais tout, Madame, absolument tout! craignez donc que je n'attribue votre contrainte, votre froideur pour moi à un souvenir trop tendre conservé pour un autre.

BÉATRIX, *avec dignité*. Monsieur!... et quand il serait vrai que le service que j'ai reçu ait laissé dans mon cœur les traces d'une profonde, d'une sincère reconnaissance... la personne dont vous parlez, n'a-t-elle pas quitté l'Italie peu de temps après, et depuis j'ai toujours ignoré son sort.

LE MARQUIS. A d'autres, Madame, à d'autres!..... Ce n'est pas moi qu'on abuse..... et vous ne pouvez ignorer ce que tout le monde sait.

BÉATRIX. Quoi donc, Monsieur?

LE MARQUIS. Qu'il est certain, avéré, que depuis quelque temps cet homme a reparu dans le royaume.

BÉATRIX, *troublée*. Est-il possible!

LE MARQUIS. Mais qu'il ne s'avise pas de se hasarder dans Naples! il n'échapperait pas deux heures à mon œil de Lynx. J'ai par devers moi un moyen de le découvrir

BÉATRIX. Un moyen?...

LE MARQUIS. Infaillible, et son affaire ne serait pas bonne. (*D'un air fin.*) Le château de l'Œuf n'a pas été bâti pour rien. Il possède de petits cachots dont on sort rarement, de petites oubliettes dont on ne revient jamais... Avant peu, notre homme aurait disparu.

BÉATRIX. Grand Dieu!... vous oseriez...

LE MARQUIS, *avec force*. Je suis impitoyable, Madame... pitoyable dans mon intérieur... pour mes affaires privées... mais impitoyable pour les affaires d'Etat!. . qu'il me tombe sous la main et je le répète, je fais disparaître pour toujours le connétable de Bourbon.

THÉRÉSA, *se levant tout à coup*. Le connétable de Bourbon!

LE MARQUIS *qui n'a cessé d'observer Béatrix*. Qu'avez-vous, Madame? vous pâlissez!..

BÉATRIX, *troublée* Moi, Monsieur!.. mais non. . non... je vous jure!...

THÉRÈSA *qui vient de s'avancer et en proie à une grande exaltation*. Le connétable de Bourbon!... qui a parlé du connétable!... mort au connétable!...

LE MARQUIS *avec colère*. Encore cette folle! (*A Béatrix.*) Mais cet homme... vous l'aimez donc?...

BÉATRIX. De grâce, Monsieur!... vous voyez bien que vous faites mal à cette pauvre fille.

LE MARQUIS, *avec colère*. Ah!...

UN HUISSIER *entrant*. Un envoyé du roi de France, demande à parler à Monseigneur.

LE MARQUIS. Un envoyé du roi de France!.. on m'avait avisé de son arrivée à Naples... je l'attendais... Faites entrer à l'instant. (*A Béatrix d'un ton très radouci*) Allons, Madame, songez à votre toilette... et préparez-vous à paraître à cette fête...

BÉATRIX. J'obéis, Monsieur. (*A Thérésa*) Allons, Thérésa, calme-toi et viens .. viens te parer pour la fête.

THÉRÉSA *devenue plus calme et souriant*, Ah! oui, la fête... où il m'attend. Venez! venez! ..

(*Elles sortent ensemble par la gauche, au même instant l'huissier qui était parti revient et annonce.*

L'HUISSIER, *annonçant*. Son Excellence M le comte de Saint-Pol! (*Il sort*).

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LE DUC DE BOURBON.

Le duc de Bourbon entre... le marquis et lui se saluent, puis ils se regardent un moment sans rien dire.

LE MARQUIS, *rompant le premier le silence*. Monsieur le comte, soyez le bien venu dans notre capitale, j'espère que nous aurons l'honneur de vous y posséder pendant quelque temps?

Digitized by Google

LE DUC. Par malheur, monsieur le marquis, mes instructions sont précises... le bâtiment qui m'a amené est en rade... mon canot m'attend au rivage... avant une heure, je dois mettre à la voile.

LE MARQUIS. Sitôt!... Mais avant tout, permettez que je vous demande... par pure formalité, bien entendu... les lettres qui vous accréditent auprès de mon gouvernement.

LE DUC, *lui présentant des lettres.* Les voici. (*Le marquis les prend et les parcourt.*) Si j'avais eu plus de temps à moi, je me serais fait un devoir de les présenter à Sa Majesté elle-même..... Mais pressé, comme je le suis, j'ai pensé n'avoir rien de mieux à faire que de m'adresser directement au gouverneur de Naples... au chef de la police du royaume... à l'homme illustre dont les hautes capacités me sont un sûr garant du succès de ma mission.

LE MARQUIS, *s'inclinant.* J'accepte vos éloges, monsieur le comte... et je vous en remercie. (*Mettant les lettres dans le portefeuille.*) Ces lettres sont parfaitement en règle et nous n'avons plus qu'à nous entendre. Prenez un siége, je vous en prie!...

(*Ils prennent des siéges, se saluent et s'asseyent.*)

LE DUC. Monsieur le marquis, vous avez deviné sans doute que je viens vous parler d'un personnage qui inspire au gouvernement napolitain une certaine terreur... et lui fait rechercher en ce moment l'alliance et l'appui de la France.

LE MARQUIS. Vous voulez parler de ce damné duc de Bourbon?

LE DUC. Précisément. Vous avez probablement aussi deviné que Charles-Quint, tout en ménageant ce duc de Bourbon, le considère secrètement comme un fardeau dont il serait bien aise d'être délivré.

LE MARQUIS, *d'un air fin.* Je me le suis souvent dit... dans le silence du cabinet.

LE DUC Eh bien! marquis, avant que mon gouvernement n'entame avec le vôtre de sérieuses relations à cet égard, il est indispensable que nous soyons édifiés sur vos projets relativement au connétable... et sur vos moyens de défense, dans le cas où il songerait à vous attaquer.

LE MARQUIS. Procédons par ordre, je vous prie, monsieur le comte... 1° Le connétable, quelque dangereux qu'il soit, peut rencontrer des adversaires non moins à craindre... S'il avait l'insigne audace de paraître dans nos murs, il n'en sortirait pas!

LE DUC. Vraiment?

LE MARQUIS Je me suis procuré un document précieux .. un signalement des plus exacts... et que je veux communiquer à tous nos agents (*il va à la table et prend un papier.*) Le voici! Vous connaissez le personnage?

LE DUC. On ne peut mieux. (*Il se lève.*)

LE MARQUIS. Jetez donc un coup d'œil sur ce papier, je ne serais pas fâché d'avoir votre opinion .. (*Il le lui donne, et pendant que le connétable le lit, il ajoute :*) Taille élevée... front haut... nez aquilin... etc , etc.

LE DUC, *le lui rendant.* C'est parfait! parfait!

LE MARQUIS Vous comprenez qu'avec une pièce pareille entre les mains, il ne faudrait pas voir le duc trois minutes pour le reconnaître.

LE DUC. Evidemment!

LE MARQUIS. Eh bien! je le suppose reconnu... on l'arrête, et je me charge d'en délivrer à jamais l'Italie, la France et la Péninsule.

LE DUC, *gravement, lui prenant la main.* Vous êtes un homme d'exécution, monsieur le marquis

LE MARQUIS, *remettant le signalement dans le portefeuille qui est sur le guéridon.* 2° Vous désirez connaître nos moyens de défense militaire. J'ai fait à ce sujet un petit travail assez complet, que je comptais dès aujourd'hui mettre sous les yeux de Sa Majesté.

LE DUC. Ah! voilà surtout ce qu'il nous importe de connaître.

LE MARQUIS. Eh bien! je vous le confierai, et vous pourrez l'étudier tout à votre aise.

LE DUC. Vous oubliez que je repars dans une heure.

LE MARQUIS. Si je vous en donnais un duplicata?

LE DUC. Vous mettriez le comble à votre obligeance.

LE MARQUIS, *prenant son portefeuille.* Permettez alors que je passe dans mon cabinet et que je donne des ordres à mon secrétaire... Mais avant tout : (*Allant à la porte de gauche.*) Holà! quelqu'un!... (*L'huissier paraît.*) Priez madame la marquise de se rendre ici... et de faire les honneurs de sa maison à M. l'envoyé de France. (*L'huissier sort à droite. — Au duc :*) Je suis à vous dans un instant, monsieur le comte, et je vous rapporte cette pièce importante!...

(*Le duc s'incline profondément, le marquis sort par la gauche.*)

L'HUISSIER, *annonçant.* Madame la marquise.

SCÈNE VII.

LE DUC, BÉATRIX.

(*Béatrix entre par la droite, salue le duc qui s'incline, puis ils se regardent.*)

BÉATRIX, *le reconnaissant, et avec un mouvement de crainte.* Vous, à Naples!... dans cette maison!... Quelle imprudence!...

LE DUC. Oh! ne parlons pas de moi, Madame... mais de vous, que, malgré vos serments, je retrouve mariée!...

BÉATRIX. Avant de m'accuser, écoutez-moi, Monsieur!... Vous étiez parti, parti sans me dire où vous alliez... sans qu'il me fût possi-

Digitized by Google

ble de vous revoir... Mon père était prisonnier... Pour obtenir sa liberté, il fallait payer une énorme rançon. . Nos biens avaient été confisqués... j'étais ruinée... ruinée par la guerre... Un homme, un seigneur napolitain, me vit et me trouva belle... Il me proposa le rachat de mon père en échange de ma main... J'hésitai longtemps, car je pensais à vous et je vous attendais... mais vous ne reveniez pas, et mon père se mourait, faute d'air et de liberté .. Que vous dirais-je enfin?... Je me suis sacrifiée, et je suis devenue marquise de Mellis

LE DUC, *accablé*. Oh! malheureux!.. j'ai pu immoler mon bonheur à mon ambition... Mais il est indigne de vous posséder, cet homme qui n'a pas rougi de vous faire payer ses bienfaits... Béatrix, arrachez-vous à ces liens... venez, fuyons!...

BÉATRIX. Jamais!... Vous m'avez conservé l'honneur, aujourd'hui qu'il n'est plus à moi seule, voudriez-vous me le ravir?

LE DUC. Eh bien! non... mais que du moins j'emporte en partant un mot de consolation et d'espoir... qui me rende plus précieuse cette vie à laquelle vous vous intéresserez.

BÉATRIX, *très émue*. Ah! je vous en conjure, ne me demandez rien .. ayez pitié de moi!

LE DUC. Ma barque est là... sous vos fenêtres... Si vous devez conserver mon souvenir... soulevez cette draperie au moment de mon départ.

BÉATRIX. Silence!... mon mari!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, *puis* THÉRÉSA.

LE MARQUIS, *un papier à la main*. Monsieur le comte de Saint-Pol, voici votre duplicata.

(*Mouvement d'étonnement de Béatrix.*)

LE DUC. Il ne me reste plus, Monsieur, qu'à prendre congé de vous... ainsi que de madame la marquise.

(*Il salue, Béatrix s'incline et sort par la droite. En ce moment, Thérésa paraît au fond sur la terrasse.*)

LE MARQUIS. J'aurai l'honneur, monsieur le comte, de vous accompagner jusqu'au port.

(*Ils sortent par la gauche.*)

SCÈNE IX.

THÉRÉSA, *seule, qui n'a cessé de considérer le duc, s'avançant comme frappée d'un souvenir subit :*

Le connétable!...

(*Elle s'élance sur les pas du duc et du marquis.*)

Sixième Tableau.

LA TARENTELLE À NAPLES. — Au fond, au milieu, le palais du marquis de Mellis avec un balcon au premier étage. — Sur la droite au fond, le Vésuve. — Du même côté, sur le devant, le rivage de Naples, de s barques sont amarrées. — A gauche, des maisons.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAZZARONI, FEMMES DU PEUPLE, DANSEURS ET DANSEUSES.

(*Tableau animé d'une fête populaire; danses, puis un cortège qui s'arrête au milieu du théâtre. Tout à coup on entend sonner l'*Angelus. *Tout le monde s'arrête, s'agenouille et prie.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LE DUC, *puis* THÉRÉSA; *ensuite* L'HUISSIER.

LE MARQUIS, *venant du fond à gauche avec le duc*. Bon voyage, monsieur le comte... J'espère être assez heureux pour vous revoir un jour à Naples.

Digitized by Google

(*Le duc s'incline et se dirige vers la barque, pendant que le marquis, suivant l'exemple général, s'agenouille pour réciter l'*Angelus.)

LE DUC, *prêt à monter dans sa barque, à part.* J'emporte ses secrets... mais je laisse ici mon bonheur!... (*Il regarde le balcon. En ce moment, la draperie se soulève, et Béatrix paraît au balcon. Le duc fait un mouvement de joie.*) Ah!... je puis partir maintenant!

(*Béatrix laisse retomber la draperie; le duc saute dans sa barque et s'éloigne à force de rames. Pendant ce jeu de scène, Thérésa est arrivée par le fond à gauche; elle a regardé le connétable s'éloigner, puis, s'approchant du marquis, elle le saisit par la main.*)

THÉRÉSA, *au marquis.* C'est lui!... (*Le marquis la regarde d'un air étonné.*) C'est lui!... le connétable!

LE MARQUIS. Le connétable!...

(*Thérésa s'élance vers le rivage et regarde la barque s'éloigner sur la mer. Au même instant, l'huissier accourt du fond et s'approche du marquis.*)

L'HUISSIER, *au marquis.* Monseigneur! Monseigneur! l'envoyé de France, le comte de Saint-Pol, vous attend au palais!

LE MARQUIS, *stupéfait.* Le comte de Saint-Pol!

L'HUISSIER. Il se plaint d'une horrible violence... il prétend que ses papiers lui ont été enlevés par les gens du connétable de Bourbon!

LE MARQUIS. Ah! damnation! La police de Naples est déshonorée... Je cours, mais avant tout, des barques à la mer... (*A l'un des pêcheurs, qu'il secoue par le bras.*) Hâtez-vous! Je vous ordonne de rattraper cette barque qui s'éloigne!... (*A l'huissier.*) Viens, suis-moi! (*Il s'élance précipitamment vers le fond et disparaît.*)

UN PÊCHEUR. Des barques à la mer!... ah! bien oui!... Et la sartarelle, donc!...

(*Les danses reprennent plus animées et continuent jusqu'à la chute du rideau.*)

ACTE TROISIÈME.

Septième Tableau.

LE CONSEIL DES CARDINAUX. — Le cabinet du conseil des cardinaux. — Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CARDINAL DE SYON, LE CARDINAL DON AMBROSIO, LE CARDINAL D'EST, DEUX AUTRES CARDINAUX.

(*Au lever du rideau ils sont assis autour d'une table à droite et réunis en conseil.*)

LE CARDINAL D'EST, *assis à gauche.* Messeigneurs, depuis que le conseil est assemblé, nous nous sommes occupés exclusivement des affaires de l'Église... l'Église est forte, puissante, elle n'a rien à redouter pour ses intérêts ni au dedans, ni au dehors.

LE CARDINAL DE SYON. Que Dieu en soit loué, cardinal d'Est.

LE CARDINAL D'EST. Oui, sans doute... Mais Dieu qui a répandu sur nous ses bénédictions, ne nous impose-t-il pas des devoirs sacrés, de saintes obligations... Et ne pensez-vous pas qu'il serait temps, enfin, de nous occuper un peu des souffrances qui nous entourent et de pourvoir aux besoins des populations dont le sort est remis entre nos mains?

LE CARDINAL DE SYON. Parlez, mon cher cardinal, l'initiative des pensées généreuses appartient de droit aux têtes les plus jeunes et aux cœurs les plus ardents.

LE CARDINAL D'EST. Depuis bientôt un siècle, Messeigneurs, un terrible fléau, la guerre civile et étrangère, dévore l'Italie... Je ne veux pas vous retracer ici, les malheurs trop connus qui en ont été la suite et qui ont causé la ruine de tant de cités jadis florissantes; je veux seulement appeler votre attention sur un point important... sur les misères dont nous sommes environnés... Partout ce ne sont que plaintes, que cris de détresse... La patrie, saignée aux quatre veines, voit le plus pur de son sang s'écouler et se perdre... Toute source de bien-être, de fertilité, est tarie... Nos campagnes manquent de bras pour les cultiver.. Pressuré par la guerre, écrasé par les impôts, le peuple de Rome n'a pas de pain... Et pendant ce temps nos temples regorgent de richesses immenses; de trésors qui feraient vivre tout un pays...

LE CARDINAL DE SYON. Oh! ne touchons pas aux choses sacrées, mon frère.

Digitized by Google

LE CARDINAL D'EST. Mais songez donc, Messeigneurs, que la famine est à nos portes..... Jamais on ne vit tant de mendiants dans les rues, sur les places...

LE CARDINAL DE SYON. Les mendiants sont bons à quelque chose... Ils entretiennent l'esprit de charité.

LE CARDINAL D'EST. Et voyez!... chaque jour on nous adresse des pétitions, des demandes de secours... Encore aujourd'hui, les syndics des marchands nous écrivent pour nous supplier de leur venir en aide. C'est une classe laborieuse et intéressante, Messeigneurs...

LE CARDINAL DE SYON. Ah! les marchands pétitionnent!... que veulent-ils que l'on fasse pour eux? Vous le savez, mes frères, nos coffres-forts sont vides.

TOUS LES CARDINAUX, *excepté d'Est*. C'est vrai! c'est vrai!

LE CARDINAL DE SYON. Et même à ce sujet, je voulais vous proposer une mesure que je crois urgente... J'offre de voter un impôt de cent mille écus sur la ville de Rome...

LE CARDINAL D'EST. Comment!...

LE CARDINAL DE SYON, *sans l'écouter*. Ecrivez, cardinal Ambrosio... (*Dictant*) « Attendu « le grand nombre de requêtes qu'on nous « adresse, et le désir que nous éprouvons de « pouvoir y répondre, il sera perçu sur la « ville une taxe extraordinaire de cent mille « écus romains ».

LE CARDINAL AMBROSIO, *qui a écrit*. Sont-ce des écus d'or ou des écus d'argent.

LE CARDINAL DE SYON, *après un moment de réflexion*. Laissons cela dans le vague.

LE CARDINAL D'EST, *se levant, à part*. Et c'est au nom de Clément VII, ce pontife vénérable, cet auguste successeur de saint Pierre, que se commettent toutes ces exactions!... (*haut, se rapprochant.*) Je me soumets, Messeigneurs, car ma voix est seule contre toutes, et le devoir des minorités est de se courber et d'attendre... Mais me permettrez-vous au moins de vous adresser une réclamation?

LE CARDINAL DE SYON, *avec impatience*. Encore! (*à d'Est*) Qu'est-ce donc?

LE CARDINAL D'EST. Il s'agit d'un pauvre diable, qui, lui, ne demande ni pain, ni or, mais seulement ce qui est le droit de tous, le soleil et la liberté!

LE CARDINAL DE SION. Quel est cet homme?

LE CARDINAL D'EST. Un malheureux, arrêté il y a deux ans et plongé dans les cachots du fort Saint-Ange... Il n'a jamais été ni interrogé, ni jugé... Il n'est accusé d'aucun crime... Et vous conviendrez, Messeigneurs, que s'il est bon que les coupables soient punis, il est juste de ne pas laisser souffrir les innocents. J'ai pris sur moi de le faire extraire de sa prison, je lui ai promis qu'il paraîtrait devant vous pour être écouté, jugé... et il est là... consentez de grâce à l'entendre.

LE CARDINAL DE SYON. Si tel est l'avis du conseil...

LE CARDINAL AMBROSIO. Nous n'y voyons pas d'obstacle.

(*Sur un signe du cardinal de Syon, le cardinal d'Est va à la porte de gauche, l'ouvre et parle au dehors.*)

LE CARDINAL D'EST Faites entrer le prisonnier.

(*Piétro paraît, suivi de deux familiers*).

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIÉTRO, DEUX FAMILIERS.

LE CARDINAL DE SYON, *à Piétro*. Votre nom?

PIÉTRO. Piétro, du village de Marignan, dans le Milanais.

LE CARDINAL DE SYON. Pourquoi avez-vous été arrêté?

PIÉTRO. Mon Dieu! Messeigneurs, je n'en sais trop rien. Il y a deux ans, je venais à Rome pour la première fois... dans le but d'y chercher un médecin pour une pauvre fille, ma fiancée.. En entrant dans la ville, sur la place du Peuple, je vis un attroupement..... Pressé comme je l'étais de remplir ma mission, j'allais passer... lorsqu'un nom frappa mon oreille... celui d'un homme... d'un prélat, auquel se rattache le souvenir de tous mes malheurs .. car cet homme a causé la mort du père de celle que j'aimais... que j'allais épouser et que l'excès de la douleur à rendue folle... Ce nom, c'était celui du cardinal de Syon.

LE CARDINAL DE SYON. Le mien?

PIÉTRO. Curieux de savoir ce qu'on pouvait dire, je m'arrêtai .. je m'approchai du groupe... Il était composé d'hommes du peuple qui causaient entr'eux avec animation.... quelques-uns exaltaient les vertus de monseigneur, d'autres, je dois l'avouer, s'exprimaient moins révérencieusement sur son compte..... Et, malgré moi, entraîné par mes souvenirs, je pris parti pour ces derniers. (*Mouvement du cardinal de Syon*). Si ce fut un crime, je ne tardai pas à l'expier cruellement... Car j'avais fait cent pas à peine pour m'éloigner, lorsque je me vis entouré par ceux-là même dont quelques minutes avant j'avais approuvé le langage... Croyant voir en eux des amis, des frères, je leur tendis franchement la main..... Les misérables!... ils se jetèrent sur moi, mes bras furent liés... un bâillon étouffa mes cris et l'on m'entraîna dans une horrible prison, où depuis deux ans je gémis et je pleure. Voilà la vérité, Messeigneurs, maintenant, jugez-moi

LE CARDINAL D'EST, *à voix basse aux cardinaux*. Eh bien! vous l'avez entendu, il n'est coupable tout au plus que d'une imprudence. Et d'ailleurs, si grande qu'ait été sa faute, ne l'a-t-il pas assez expiée par deux années de captivité?

LE CARDINAL DE SYON. Ah! prenez garde, Messeigneurs, si vous m'ôtez les prisons, si vous affaiblissez le respect qui doit entourer nos personnes, je ne réponds plus de rien!

Digitized by Google

LE CARDINAL D'EST. Monseigneur, l'oppression est une triste alliée!

LE CARDINAL DE SYON. La faiblesse est plus dangereuse encore! (*Aux autres cardinaux.*) Est-ce votre avis! (*Tous s'inclinent en signe d'assentiment. Le cardinal de Syon, aux familiers.*) Reconduisez cet homme dans sa prison!

PIÉTRO, *avec désespoir*. Qu'avez-vous dit!... la prison!... Encore! Toujours!... Ah! grâce, grâce, Messeigneurs!... ordonnez ma mort, je ne me plaindrai pas!.. je cesserai de souffrir!..... Mais retourner dans mon cachot... recommencer cette vie de désespoir et de larmes... Me sentir de nouveau séparé de celle que j'aime, de celle dont j'étais le soutien, l'appui... Oh! c'est un supplice horrible!... c'est une torture au-dessus de mes forces!... et vous ne m'y condamnerez pas!.... (*Tombant à genoux.*) Pitié, Messeigneurs, pitié!... (*Voyant que les cardinaux gardent le silence.*) Vous vous taisez?... et moi dont le cœur s'était rouvert à la joie, à l'espoir... moi qui vous croyais généreux... et vous bénissais déjà!... Vous êtes inflexibles! .. (*se relevant.*) Eh bien! que mon sort s'accomplisse et que Dieu vous pardonne!...

(*Il baise la main du cardinal d'Est, puis il sort avec les familiers.*

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* PIÉTRO.

LE CARDINAL D'EST, *au cardinal de Syon.* Ah! Monseigneur, vous êtes cruel!

LE CARDINAL DE SYON. Cardinal d'Est, vous êtes trop jeune pour me juger... Attendez pour le faire, que l'expérience ait blanchi vos cheveux.

LE CARDINAL D'EST. Je vous juge d'après mon cœur... et mon cœur ne vieillira pas. (*s'inclinant.*) Je prie le conseil de recevoir ma démission.

LE CARDINAL DE SYON, *se levant avec colère.* Cardinal!...

LA CARDINAL D'EST. J'ai l'honneur de saluer Vos Eminences.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LE CARDINAL DE SYON, LE CARDINAL AMBROSIO, ET LES DEUX AUTRES CARDINAUX.

LE CARDINAL DE SYON. C'est un fou! .. (*Gravement.*) Occupons-nous de choses plus importantes... C'est aujourd'hui, vous ne l'ignorez pas, que va se décider une question qui intéresse le sort de l'Italie tout entière .. Je veux parler de ce traité d'alliance que nous devons conclure avec un homme que vous connaissez, cardinal Ambrosio.

LE CARDINAL AMBROSIO Le connétable de Bourbon?... Oui, sans doute C'est moi qui, lorsque je n'étais encore que simple Dominicain, ai contribué à l'enlever à François Ier, pour l'attacher au roi d'Espagne. Je croyais alors servir la cause de l'Église.. Mais depuis, mieux éclairé sur les secrets desseins de Charles de Bourbon, dont l'ambition insatiable lui a fait rêver un instant pour lui-même la couronne de Naples, et qui ne craint pas aujourd'hui de tourner contre nous ses armes sacrilèges, je l'ai abandonné. C'est un homme redoutable.

LE CARDINAL DE SYON. Moins que vous le pensez, peut-être. Il m'a fait demander une audience et je l'attends pour traiter des conditions de la paix.

LE CARDINAL AMBROSIO. Et ces conditions, les connaissez-vous?

LE CARDINAL DE SYON. Pas encore, mais si j'en crois les rapports de nos agens, elles ne doivent pas être trop dures.

UN HUISSIER, *entrant et annonçant.* Le duc Charles de Bourbon.

LE CARDINAL DE SYON. qu'il entre!

(*Le duc est introduit par l'huissier qui sort*).

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DUC DE BOURBON.

LE DUC DE BOURBON. *Après avoir salué le conseil, il s'assied.* Me voici, Messeigneurs, confiant dans la parole que vous m'avez engagée et certain, quelle que soit l'issue de notre entrevue, que je jouirai des privilèges attachés à la qualité de parlementaire... et que nulle entrave ne sera apportée à ma sortie de Rome.

LE CARDINAL DE SYON, *après avoir fait un signe affirmatif.* Duc de Bourbon, vous venez renouveler en personne les propositions que vous nous avez déjà faites plusieurs fois par intermédiaires. En un mot vous venez nous offrir la pacification de l'Italie.. Avant de rien conclure, nous désirons connaître le prix que vous voulez y mettre.

LE DUC, *se levant.* Je ne prétends vous imposer que deux conditions, Messeigneurs; la première ne m'est pas personnelle, mais vous la comprendrez de la part d'un général d'armée qui veut, en quittant le commandement, le faire avec honneur. J'exige donc que vous vous engagiez à payer l'arriéré de la solde de mes troupes, que Charles-Quint, contrairement à ses promesses n'a pas encore acquitté.

LE CARDINAL DE SYON *froidement* Ensuite?

Digitized by Google

LE DUC. J'ai parlé pour les soldats; maintenant voici pour moi : Je demande qu'un bref du Saint-Père, déclare nul et rompu le mariage du marquis de Mellis avec la signora Béatrix de Pallavicini.

LE CARDINAL DE SYON. Rompre ce mariage !.. et pourquoi ?

LE DUC. Parce qu'il fut contracté au prix d'un parjure... parce que la signora Béatrix m'avait engagé sa foi... parce qu'elle s'est à un autre, non pas donnée, mais vendue, (*mouvement des cardinaux*), oui, vendue !.. Messeigneurs, vendue pour sauver son père !... . Parce que l'homme qui accepte un pareil marché est un infâme... parce que de pareils liens sont sacrilèges... parce qu'enfin telle est ma volonté et que je ne déposerai les armes qu'à cette condition.

LE CARDINAL DE SYON, *froidement*. Vous ignorez, monsieur le Duc, que M. le marquis de Mellis, inquiet pour sa femme de votre présence dans les États de Naples, et redoutant pour elle les tentatives d'une passion coupable, est venu depuis quelque temps demander asile et protection au Saint-Père... Il est notre ami, notre fidèle allié, notre hôte, triple caractère qui nous le rend sacré. Je suis aux regrets de vous refuser, monsieur le Duc, mais ce que vous demandez est impossible.

LE DUC, *se croisant les bras*. Ah! c'est ainsi, Messeigneurs !... lorsque pour mettre fin à des hostilités désastreuses pour vous, pour l'Italie, j'aurais pu vous dicter les conditions les plus dures, vous demander vos trésors, vos chefs-d'œuvre... vous demander, que sais-je moi ?.. une partie de votre territoire... et qu'au lieu de cela, je me contente d'un morceau de pain pour mon armée... et pour ma part, de la rupture d'un mariage odieux, vous me refusez !... Eh bien ! écoutez-donc ce que je vais vous dire... quand je devrais réduire votre ville en cendres... cette solde, mes troupes viendront la prendre dans vos coffres-forts... Cette femme à qui vous donnez asile, je viendrai la chercher, moi, au milieu des ruines de Rome !

LE CARDINAL DE SYON, *se levant et sans s'émouvoir*. Duc de Bourbon, vos menaces auraient pu nous effrayer autrefois, alors qu'appuyé, soutenu par l'empereur Charles-Quint, et chef d'une redoutable armée, vous faisiez trembler l'Italie. Mais aujourd'hui, comprenez mieux votre position, vos forces sont épuisées, votre trésor est vide... Cette armée dont vous voulez nous faire peur n'est plus qu'un fantôme... Le roi d'Espagne vous abandonne; vos soldats, las de n'être pas payés.. (vous même venez de nous le dire) vos soldats vous quittent, désertent un à un. Jadis vous aviez une armée, à présent vous n'avez plus qu'une poignée d'hommes; et dans quelques jours, demain, aujourd'hui peut-être, vous serez seul... (*mouvement du duc*) Ah ! mes paroles vous étonnent... vous étiez loin de me croire si bien instruit !.. Allez donc, monsieur le duc, et si je me suis trompé. . si vous êtes encore assez fort pour nous attaquer, eh bien ! nous tâcherons de nous défendre !

LE DUC, *relevant fièrement la tête*. Messeigneurs, gardez-bien vos États; car si mes alliés m'abandonnent, je saurai suffire seul à la tâche que j'ai entreprise ! Je vous reverrai, Messeigneurs !...

LE CARDINAL DE SYON. J'en doute.

LE DUC, *avec force*. Je vous reverrai, vous dis je, à mes pieds... dans Rome !.. (*en sortant*). Que Dieu garde vos Eminences !...

(*Il sort*).

SCÈNE VI.

LES CARDINAUX.

LE CARDINAL AMBROSIO, *se levant*. Quelle audace !.. cet homme est peut-être plus à craindre que vous ne le croyez... et vous avez eu tort de le laisser partir. . A votre place...

LE CARDINAL DE SYON, *qui s'est mis rapidement à écrire, l'interrompt en frappant sur un timbre, l'huissier paraît à la porte de droite*. Que l'on fasse à l'instant cette proclamation dans la ville .. (*L'huissier prend le papier que lui remet le cardinal et sort, tous se lèvent*). Elle aura pour effet d'ôter au duc toute puissance et de rassurer nos bons habitants de Rome. Messeigneurs, la séance est levée. (*Ils se disposent à sortir*). Ah ! à propos, cardinal Ambrosio ?

LE CARDINAL AMBROSIO, *avec déférence*. Eminence ?...

LE CARDINAL DE SYON. J'ai réfléchi à cet impôt... définitivement ce seront des écus d'or. (*Ils sortent tous par la gauche*).

Digitized by Google

Huitième Tableau.

LE CAPITOLE. — Une place publique, près du Vatican.

SCÈNE PREMIÈRE.

COEUR-DE-FER, LONGUE-ÉPÉE, UN HÉRAULT D'ARMES, PEUPLE, *puis* THÉRÉSA

(*Au lever du rideau, Cœur-de-Fer et Longue-Épée en costume de soldats du Pape, sont en faction à gauche. Un hérault, une proclamation à la main, est au milieu du théâtre. Le peuple l'entoure.*)

LE HÉRAULT, *lisant sa proclamation.* « Habitants de Rome ! que l'espoir renaisse dans « vos cœurs ! le duc de Bourbon a cessé d'être « à craindre ; son armée n'existe plus. Pour « remercier le ciel d'une aussi grande faveur, « nous, Clément VII, souverain pontife, ordonnons des prières publiques; et, pour appeler sur notre peuple bien-aimé, les bénédictions du ciel, la châsse de Saint Pierre « sera promenée processionnellement dans « la ville ! »

LE PEUPLE criant. Vive Rome ! vive le Saint-Père !

(*Le hérault sort accompagné, jusqu'au fond, par une partie du peuple. Au même instant, Thérésa paraît au haut de l'escalier du fond. Elle s'arrête et regarde.*)

UN HOMME DU PEUPLE. Vous avez entendu ! mes amis !... quel bonheur ! Rome est sauvée !

THÉRÉSA, *du haut de l'escalier.* Rome tombera !

(*Tous font un mouvement de surprise et regardent Thérésa.*)

UNE FEMME DU PEUPLE. (*Voyant Thérésa qui pendant le dialogue suivant, descend lentement les marches de l'escalier.* Ah ! c'est la folle de la villa Corsini.

L'HOMME DU PEUPLE. Mais qui donc est-elle ? d'où vient-elle ?

LA FEMME. C'est une pauvre fille qui a été recueillie, dit-on, par de grands seigneurs napolitains, qui habitent depuis un mois de l'autre côté du Tibre... Elle s'échappe de temps en temps et elle parcourt les rues de Rome en répétant sa sinistre prédiction !

THÉRÉSA *qui s'est rapprochée.* Rome tombera !

LA FEMME *allant à Thérésa.* Allons, Thérésa, ne dis pas ça si haut et suis-nous... car si les gens du cardinal de Syon t'entendaient, ils pourraient te faire un mauvais parti... Allons, viens ! viens !

(*Elle l'emmène et tout le monde sort, alors on aperçoit assis à droite un homme enveloppé dans son manteau et qui cache sa tête dans ses mains.*)

SCÈNE II.

LE DUC DE BOURBON, COEUR-DE-FER ET LONGUE-ÉPÉE.

LONGUE-ÉPÉE, *se promenant avec sa hallebarde.* Allons, encore une procession !

CŒUR-DE-FER, *de même.* Ne m'en parle pas, camarade, ces Italiens s'entendent mieux à manier l'encensoir que l'épée.

(*Ils continuent leur promenade... Pendant ce temps l'homme au manteau se découvre le visage, c'est le duc de Bourbon.*)

LE DUC. (*A part avec douleur.*) Je suis donc devenu bien peu redoutable, que l'on ose me dédaigner ainsi ! Ah ! si jamais je ressaisis une heure de puissance, ils me paieront cher cette dernière injure !

(*Il laisse retomber sa tête dans ses mains.*)

CŒUR-DE-FER *qui vient de l'apercevoir.* Eh ! Longue-Epée, regarde donc là-bas cet homme !

LONGUE-ÉPÉE. Qu'a-t-il donc à rester là, la tête dans ses mains !..

CŒUR-DE-FER *qui s'est approché du duc, l'examinant.* On dirait qu'il pleure... (*Au duc*) Allons, messire, il va y avoir une cérémonie... il faut quitter cette place. (*Le duc relève la tête.*) Ah ! mon Dieu ! Longue-Epée ?

LONGUE-ÉPÉE, *s'approchant.* Quoi donc ?

CŒUR-DE-FER. Ces traits... mais oui... je ne me trompe pas !... mon général ?..

LE DUC, *les regardant.* C'est vous, mes amis... Cœur-de-Fer !.. Longue-Epée !...

CŒUR-DE-FER *à Longue-Epée avec joie.* Il ne nous a pas oubliés !

LE DUC. Ici ! dans Rome... et sous cet uniforme !

Digitized by Google

CŒUR-DE-FER. Mon Dieu, oui! soldat du Pape... voilà! Mais que voulez-vous? Tout a été de mal en pis depuis que vous nous avez quittés... Et ma foi, autant cet habit-là qu'un autre!

LONGUE-ÉPÉE D'autant plus que la solde n'est pas désagréable.

CŒUR-DE-FER. C'est égal, je commence à en avoir assez... Mais vous voilà, mon général... Et si vous avez besoin de nous... dites un mot, faites un signe... Et, par la mort Dieu, nous jetons la hallebarde aux orties.

LE DUC, *passant au milieu et leur prenant les mains*. Merci, compagnons... merci.. je suis heureux en ce moment de presser des mains amies.... et de voir que tous les cœurs ne sont pas ingrats.. mais vous avez entendu cette insolente proclamation!... je suis seul... je n'ai plus d'armée!...

CŒUR-DE-FER. Il est donc vrai!... je ne pouvais y croire!.. mais après tout... il ne faut pas vous désoler pour cela... une armée... ça se retrouve.

LONGUE-ÉPÉE. Quand on s'appelle le connétable de Bourbon.

CŒUR-DE-FER Il ne manque pas à Rome de bons diables qui ne demanderaient pas mieux que de prendre un mousquet... Ah! pourvu qu'on les paye bien!

LE DUC. Que veux-tu dire?

CŒUR-DE-FER. Tenez... avez-vous un instant à perdre?

LE DUC. Pourquoi?

CŒUR-de-FER, *baissant la voix*. Une heure avant le coucher du soleil, sortez par la porte Saint-Sébastien..... à quelques pas, dans la campagne, vous trouverez une auberge ... l'auberge della Fenice... Le vin y est bon, et la société... choisie. C'est un rendez-vous de gens... ténébreux.

LONGUE-ÉPÉE. Oui, oui, mon général, je comprends son idée et le conseil est bon.

LE DUC. Enfin quel est donc son projet.

CŒUR-DE-FER. Motus!... je ne peux pas vous en dire plus long ici... Les murs ont des oreilles... les moines et les moinillons sortent de dessous terre pour s'occuper des affaires des autres...

LONGUE-ÉPÉE. Les cachots de Rome sont profonds... les verroux solides..,

CŒUR-DE-FER. Et nous n'avons pas envie de faire connaissance avec les amabilités du fort Saint-Ange .. un mot seulement, irez-vous à ce rendez-vous?

LE DUC, *après un moment*. J'irai!

CŒUR-DE-FER. A ce soir donc!

LE DUC. A ce soir!

(*Le duc s'enveloppe dans son manteau et sort par la droite... Cœur-de-Fer et Longue-Epée reprennent leur faction. Au même moment une marche religieuse se fait entendre; le peuple accourt de tous les côtés et se place de chaque côté du théâtre. La procession commence... entrent des gardes, des enfants de chœur, des thuriféraires, des soldats du Pape, des Suisses, des cardinaux, puis la châsse de Saint-Pierre portée sous un dais magnifique qui s'arrête au milieu du théâtre. Tout le monde s'agenouille. Thérésa paraît à gauche, s'avance vers le milieu du théâtre, et reste seule debout.*)

THÉRÉSA, *avec force*. Rome tombera! Rome tombera! *Murmures parmi le peuple.*

LE CARDINAL DE SYON, *sur le devant à un officier*. Qu'on arrête cette femme!

ACTE QUATRIÈME.

Neuvième Tableau.

LA SALLE BASSE DE L'AUBERGE DELLA FENICE, dans la campagne de Rome. — Au fond, à droite, une petite Madone avec un cierge allumé.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau Jacopo est assis à une table à droite avec un bandit. Deux autres sont couchés à gauche près de la cheminée. Giovanni et l'Hôtellier, à genoux, au fond, prient au-dessous de la Madone. Enfin le sixième Bandit est appuyé contre la porte du fond et semble faire le guet. Il est nuit et l'orage gronde).

JACOPO, *à l'Hôtelier*. Allons donc, père Thomasso, aurez-vous bientôt fini de nous servir?... dites un *ave* de moins et donnez-nous une bouteille de plus.

L'HÔTELIER, *se relevant*. Voilà! voilà! mes chers amis... c'est qu'il fait un temps si affreux...

JACOPO. A votre âge, vous avez encore peur du tonnerre?

L'HÔTELIER, *tremblant*. Ah! je crois bien!.. c'est un signe de la colère céleste... Et puis ça fait tourner le vin! .. (*violent coup de tonnerre.*) Ah! sainte Madone!...

Digitized by Google

JACOPO. Voyons, ne tremblez pas ainsi, et donnez-nous à boire!...

L'HÔTELIER. Oui, mon doux Jacopo, j'y vais. (*Il entre à droite.*)

JACOPO, *à Giovanni qui est resté agenouillé.* Et toi, Giovanni, est-ce que tu ne viens pas faire comme nous?

GIOVANNI, *se levant, et d'un air sombre.* Merci!... je ne bois pas quand il fait de l'orage... je prie!...

JACOPO. Quels trembleurs vous êtes tous!... est-ce que nous devrions nous plaindre de ce temps-là?... D'une part, il favorise certaines expéditions, et de l'autre il empêche les gens d'armes du pape de s'aventurer dans la campagne de Rome. Ils sont comme les chats, ils craignent l'eau.

L'HÔTELIER, *revenant avec une bouteille.* Voilà votre vin, mes amis.

JACOPO, *versant.* Allons, camarades, vidons nos verres... et puis nous irons pousser une petite reconnaissance sur la route .. (*Il prend son escopette.*) Il se peut que le hasard nous fasse rencontrer quelque voyageur égaré, nous le remettrons dans son chemin... moyennant une récompense honnête..

L'HÔTELIER. Quels êtres obligeants!

GIOVANNI. Mais tu sais bien, Jacopo, que nous avons rendez-vous ici ce soir avec d'anciennes connaissances.

JACOPO. Qu'importe!... l'heure n'est pas encore venue et une affaire n'empêche pas l'autre. (*Aux bandits.*) Allons, allons, debout et en route!

L'HÔTELIER, *à Jacopo.* Comment vous sortez par un temps pareil?

JACOPO. Bah!... nous n'avons rien à gâter!

(*Il sort avec les bandits qui ont pris leurs armes et se sont enveloppés dans leurs manteaux.*)

SCÈNE II.

L'HOTELIER, *puis* COEUR-DE-FER *et* LONGUE-ÉPÉE.

L'HÔTELIER, *seul, et desservant la table.* Santa-Maria!.. je crois que l'orage redouble!.. les pratiques ne seront pas nombreuses, ce soir, dans mon auberge... et à moins que le diable lui-même ne vienne me visiter ..

COEUR-DE-FER, *qui pendant ces derniers mots est entré avec Longue-Épée par la porte de droite, frappant sur l'épaule de l'Hôtelier.* Bonsoir!

L'HÔTELLIER, *effrayé et jetant un cri.* Miséricorde!... c'est lui! ..

COEUR-DE-FER. Eh bien! qu'avez-vous donc, père Thomasso?

LONGUE-ÉPÉE. Est-ce que vous ne nous reconnaissez pas?

L'HÔTELIER, *balbutiant.* Ah! si fait... si... je vous remets, maintenant... mais d'abord je vous avais pris pour .. pour. .

COEUR-DE-FER, *riant.* Pour le diable, peut-être...

L'HÔTELIER Précisément... par ces nuits d'orage, on a la tête... les nerfs .. et puis, cette manière d'entrer... de surprendre les gens... Par où donc êtes-vous venus?

COEUR-DE-FER. Nous sommes venus à couvert par les Catacombes.

LONGUE-ÉPÉE. C'est un chemin moins exposé à la pluie... et aux rencontres.

COEUR-DE-FER, *à l'Hôtelier.* Allons, calmez-vous, et répondez. N'est-il pas venu ce soir quelqu'un nous demander?

L'HÔTELIER. Quelqu'un?

COEUR-DE-FER. Oui, un étranger... un cavalier...

L'HÔTELIER. Je n'ai encore vu que Jacopo et ses amis

COEUR-DE-FER. Ah! ils sont donc arrivés déjà? et où sont-ils donc, maintenant? à dormir par-là dans quelque coin.

L'HÔTELIER. Ah! bien oui!... dormir!... eux, la nuit!... Ils sont allés prendre l'air... sur la route.

COEUR-DE-FER, *à part.* Ah! les misérables!.. ils m'avaient pourtant promis de se tenir tranquilles cette nuit... ils sont capables d'attirer par ici les hallebardiers du Saint-Père.

LONGUE-ÉPÉE, *bas.* Et le duc qui doit venir!.. S'ils allaient le rencontrer...

COEUR-DE-FER. L'arrêter... (*On entend au loin un coup de feu.*) Grand Dieu!...

LONGUE-ÉPÉE Ce coup de feu!

L'HÔTELIER. Chut! taisez-vous donc!... il ne faut jamais avoir l'air d'entendre ces choses-là!

COEUR-DE-FER. Mais, si c'était lui!... notre général!... courons...

(*Il va pour sortir avec Longue-Épée. Le Duc paraît à la porte du fond l'épée à la main.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC DE BOURBON.

LE DUC, *avec colère.* Mordieu!... est-ce donc pour me faire assassiner que vous m'avez amené dans ce coupe-gorge?

COEUR-DE-FER. Vous n'êtes pas blessé, au moins?

LE DUC. Non, Dieu merci!... mais sans ma bonne épée, j'aurais peut-être mordu la poussière à quatre pas d'ici.

L'HÔTELIER, *s'approchant du duc avec bonhomie.* Ce sont des chasseurs, Excellence... ils auront pris Sa Seigneurie pour quelque sanglier.

(*Il emporte sa bouteille et les verres et sort par le côté.*)

COEUR-DE-FER, *bas au Duc.* N'allez pas nous soupçonner, mon général!... Je suis un maladroit! j'aurais dû les prévenir... vous nommer à eux peut-être. . je n'ai pas osé.

Digitized by Google

LE DUC. Comment ces hommes seraient?...

CŒUR-DE-FER. Monseigneur, quand on conspire et que le temps presse, on n'a pas le choix des complices .. (*Mouvement du Duc.*) Mais, viens, Longue-Épée, et de peur d'une nouvelle alerte, hâtons-nous de les ramener ici.

(*Ils sortent vivement par le fond.*)

SCÈNE IV.

LE DUC, *seul, et se laissant tomber sur un escabeau près de la table.*

Leur complice!... moi, complice de tels hommes!... voilà donc où j'en suis venu!.. et faudra-t-il qu'on lise un jour dans l'histoire que l'armée de Charles de Bourbon était composée d'aventuriers, de bandits. Ah! Bayard avait raison, quand il me plaignait à sa dernière heure... et je vois dans l'infortune qui m'accable une terrible leçon du ciel! (*Se levant et avec énergie.*) N'importe!... je ne reculerai pas devant ma destinée... quelle qu'elle soit, je l'accepte!... oh! c'est que je donnerais ma vie... et plus encore que ma vie pour une vengeance... je vendrais mon âme pour une heure de force et de puissance... afin de pouvoir fouler sous mes pieds, et railler à mon tour, ces cardinaux insolents qui m'ont insulté et raillé.

SCÈNE V.

LE DUC, CŒUR-DE-FER, LONGUE-ÉPÉE.

CŒUR-DE-FER. Le troupeau est rassemblé!... il nous suit... et derrière lui tous nos amis, pas un ne manquera à l'appel... bons lévriers, ma foi, ils flairent la curée.

LE DUC. Ah çà! qu'avez-vous donc fait?... parlez... instruisez-moi!

CŒUR-DE-FER. Depuis que nous nous sommes séparés sur la place du Vatican, nous n'avons pas perdu de temps, mon général.

LONGUE-ÉPÉE. Avant d'être soldat du pape, nous avons fait un peu de tous les métiers.

CŒUR-DE-FER. Et nous avons conservé des amis partout. Nous leur avons donné le mot d'ordre.. Ce soir à l'auberge Della Fenice... (*Montrant des hommes qui paraissent au fond.*) Et tenez, les voilà qui arrivent.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BANDITS, BOHÉMIENS, TRANSTEVERINS, HOMMES DE TOUTES SORTES, *puis* JACOPO, GIOVANNI.

(*Ils arrivent successivement et par groupes de deux ou trois*).

CŒUR-DE-FER, *indiquant au fur et à mesure les hommes qui entrent.* Luidgi, l'orateur, l'oracle du Transtevère... il connaît et dirige tout ce qui s'agite dans les bas-fonds de Rome...

LE DUC, *qui s'est assis près de la cheminée et regarde.* C'est bien!... Il peut nous être utile!

CŒUR-DE-FER, *en indiquant un autre.* Isaac!... le chef des Juifs du Ghetto... pauvre population qui n'a guère en perspective que la misère ou le bûcher... (*En montrant un troisième.*) Micaël, le Bohémien de la place Savone... Ascanio, le Batelier du Tibre... puis, Jacopo et sa troupe... Celui-là, je n'ai pas besoin de vous le présenter... vous le connaissez, mon général.

LE DUC, *avec colère.* Le misérable!... c'est lui qui a tiré sur moi!

JACOPO, *s'avançant et saluant.* Je vous ai manqué, Monseigneur, mais j'ai souvent le coup d'œil plus juste.

CŒUR-DE-FER. Chacun de ces chefs peut entraîner avec lui des hommes résolus... entreprenants, et qui n'attendent qu'une bonne occasion... Il vous fallait une armée nouvelle, mon général... en voici le noyau... c'est à vous de faire le reste!...

LE DUC, *se levant, et gagnant le milieu du théâtre après avoir regardé autour de lui.* Vous avez entendu parler de Charles de Bourbon?

TOUS. Oui! oui!

LE DUC. C'est moi!... (*Tous se découvrent avec respect*) Il y a peu de temps encore, puissant et redouté, j'avais sous mes ordres une nombreuse armée que je conduisais à la victoire .. avec de tels hommes, je pouvais tout entreprendre, tout oser... Charles-Quint l'a compris, et tremblant pour lui-même, il a trahi celui qu'il avait juré de servir. Vainement j'ai réclamé les sommes dues à mes troupes; privées de solde, bientôt je les ai vues se décourager, déserter leur drapeau, et dans quelques jours peut-être je serai abandonné par le petit nombre de braves qui me sont restés fidèles. Des munitions immenses, une artillerie redoutable et suffisante pour conquérir un royaume, deviendraient entre mes mains une matière inerte et inutile... Eh bien! voulez-vous grossir les rangs de cette troupe prête à me quitter! Voulez-vous vous associer à mes desseins?... seconder enfin l'entreprise que j'ai formée?

JACOPO, *aux autres.* Dam!... qu'est-ce qui nous en reviendra?

Digitized by Google

LE DUC. Votre existence est misérable!... les uns la disputent à la faim, les autres .. (*à Jacopo,*) comme toi, la risquent chaque nuit sur les grandes routes... un despotisme aveugle et sans pitié vous écrase... sans cesse ce sont des impôts ruineux... Des taxes nouvelles.

JACOPO. Bah!... les impôts!... qu'est-ce que ça nous fait... ce n'est pas nous qui les payons!

GIOVANNI. Et puis, si vous n'avez pas le moyen de payer vos soldats, nous n'avons pas envie de partager leur sort.

JACOPO. Quelle solde nous offrirait votre Excellence?

LE DUC. Quelle solde?... Vous connaissez tous Rome... la ville aux merveilles, la ville aux palais de marbre et de porphyre... Rome où les femmes sont si belles... Rome où tant de richesses dorment enfouies dans les villas et les monastères. . Eh bien! devenez mes soldats... et je réaliserai pour vous ce que les plus ambitieux n'auraient pas même osé rêver... et ce n'est point une misérable solde que je vous donnerai... je vous donnerai plus!... je vous donnerai Rome!. .

(*Grand mouvement de surprise et d'admiration.*)

CŒUR-DE-FER. Camarades, celui qui fait de semblables promesses est homme à les tenir...

JACOPO. Ma foi! la partie est trop belle pour ne pas la jouer. . Vive le duc Charles!

TOUS. Vive le duc Charles!

L'HÔTELIER, *accourant du fond.* Mes amis! mes amis! .. ne me compromettez pas!... je viens de voir des hallebardes luire dans la campagne.

LONGUE-ÉPÉE. Alerte! éloignons-nous!

CŒUR-DE-FER, *baissant la voix, à l'Hôtelier.* Commence par fermer ta porte... et nous, camarades, prenons par ici... ils ne viendront pas nous chercher dans les Catacombes.

(*Ils s'éloignent tous par le côté. L'Hôtelier, pendant ce temps, a fermé la porte et éteint le cierge de la Madone*).

LE DUC, *à Cœur-de-Fer pendant la sortie.* Ami, ta main... et merci!

CŒUR-DE-FER Voyez-vous, mon général, ces gaillards là, c'est comme la boule de neige... qui roule et grossit toujours...

(*Ils sortent.*)

L'HÔTELIER, *qui est resté seul.* Il leur a promis Rome... suivons-les... j'en aurai ma part!

(*Il sort après tous les autres.*)

Dixième Tableau.

UNE FÊTE DE NUIT. — Une terrasse de la villa Corsini donnant sur le Tibre, et laissant apercevoir le panorama de Rome éclairé par la lune. — Au fond, un peu sur la gauche, une galerie illuminée pour une fête.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE MELLIS, BÉATRIX, *puis* L'HUISSIER *de service. Tous trois sortent du palais.*

LE MARQUIS, *à l'Huissier.* Vous m'avez entendu... que chacun soit à son poste... Je veux que notre fête soit éclatante... (*L'Huissier sort par la gauche. — Descendant la scène, à lui-même.*) Au moment où chacun se réjouit dans Rome, des revers et de la fuite du duc de Bourbon, ma joie doit surpasser celle de tout le monde .. (*A la Marquise qui vient de s'approcher.*) Oui, Madame, oui, c'est ma vengeance!... je ne lui pardonnerai jamais la perte de ma place et de ma faveur à la cour de Naples.

BÉATRIX Monsieur!... épargnez-moi de grâce d'aussi pénibles souvenirs... et puisque nous sommes seuls encore, dites-moi si les démarches que je vous avais prié de faire ont eu quelque succès, si vous connaissez enfin le sort de la malheureuse Thérésa.

LE MARQUIS. Oh! Madame, je ne suis pas chargé de la police de Rome!... Pour reconnaître l'hospitalité que l'on me donne, j'ai accepté l'emploi de trésorier du gouvernement

Digitized by Google

pontifical... Je perçois les impôts... je m'attire l'exécration du populaire... et cela grâce à vous, Madame... car sans cette maudite équipée de Naples, peut-être aurait-on songé ici à me confier le poste délicat que j'occupais là-bas... mais on a choisi un homme moins capable... et moins marié.

BÉATRIX. Eh! quoi! me faudra-t-il rester dans cette incertitude?... Il y a dans tout ceci quelque trame odieuse... quelqu'horrible mystère... Cette pauvre fille... disparue tout-à-coup... comme il y a deux ans avait disparu Piétro...

LE MARQUIS. Eh! mon Dieu, Madame, une folle... Elle se sera égarée... ou jetée dans le Tibre.

BÉATRIX. Oh! Monsieur!... une telle supposition!...

LE MARQUIS. Silence, Madame!... voici nos invités!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LES INVITÉS, GARDES.

(Le Marquis et la Marquise vont au-devant d'eux, les saluent et les invitent du geste à prendre place dans la galerie. De chaque côté du théâtre sont des gardes ainsi que les gens du palais.)

LE MARQUIS. Que la fête commence!

(Il se place à côté de Béatrix dans la galerie, au milieu de sa suite).

BALLET.

(A la fin du ballet, on entend des cris éloignés et un bruit d'arquebusade... Tout le monde se lève avec effroi... On se dispose à sortir. L'Huissier de service du Marquis accourt d'un air effrayé.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'HUISSIER.

L'HUISSIER. Messeigneurs!.. Messeigneurs!.. il faut songer à votre sûreté.

LE MARQUIS. Mais que se passe-t-il donc?

L'HUISSIER. Une sédition terrible, que l'on attribue aux secrètes manœuvres du duc de Bourbon, vient d'éclater au Transtevère.

TOUS. Une sédition!...

LE MARQUIS. Et le but... le prétexte de cette révolte?

L'HUISSIER. L'impôt des cent mille écus d'or. Déjà des postes sont attaqués... des habitations de fonctionnaires incendiées, envahies .. et le peuple, furieux contre vous, se dirige en armes vers cette villa.

LE MARQUIS. Eh bien! nous avons une garde . qu'on aille chercher la garde... (*Aux seigneurs.*) Vous, Messieurs, veillez sur la fuite de ces dames .. moi, je vais veiller sur ma caisse!...

(Tout le monde fuit en désordre... Les gardes arrivent et se mettent en défense. Les cris redoublent... Le tocsin se fait entendre... Le peuple escalade la terrasse... le feu s'engage avec les gardes. On voit au loin la lueur de l'incendie.)

ACTE CINQUIÈME.

Onzième Tableau.

UN CACHOT du fort Saint-Ange.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÉSA, *seule.*

Au lever du rideau elle est à gauche, étendue sur la paille placée au fond du cachot entièrement plongé dans l'obscurité. Peu à peu elle s'éveille, passe la main sur ses yeux, se soulève à demi; elle est d'une pâleur extrême; ses cheveux tombent en désordre sur ses épaules. Elle promène pendant quelques instants autour d'elle des regards étonnés.

La nuit!.. encore la nuit!.. comme elle m'a paru longue!... Pourquoi donc ce silence?.. pourquoi suis-je si longtemps sans voir personne auprès de moi?.. Il me semble qu'il doit être l'heure. . (*Après un moment*). Je me

Digitized by Google

serai trompée .. (*Avec impatience et douleur*) Mais quand donc le jour viendra-t-il, mon Dieu? je ne veux pas rester ici, moi!.. Cette chambre, je ne la connais pas... ce n'est pas la mienne... j'ai peur ici... j'ai peur! . (*à droite un bruit léger se fait entendre, pareil au grincement d'une serrure, elle se lève tout à fait*). Ah! du bruit! (*avec joie*). On m'a entendue... on vient m'ouvrir... ouvrez!.. ouvrez vite!.. ne craignez rien... je ne vous quitterai plus... je ne retournerai pas sur cette place... (*elle écoute... le bruit a cessé*)... Mais non... rien... plus rien .. (*tristement*), on ne vient pas!... (*regagnant lentement sa couche*), Allons... attendons... attendons toujours!...

(*Elle s'étend en pleurant sur la paille... Bientôt devenue plus calme, elle semble s'assoupir, alors le même bruit se fait entendre... puis un coup sec comme si l'on venait de faire jouer un ressort... au bout d'un instant on voit rouler la porte sur ses gonds et Piétro, le teint hâve, les vêtements en désordre, paraît dans le cachot.*)

SCÈNE II.

THÉRÉSA, PIÉTRO.

PIÉTRO, *près de la porte qu'il vient d'ouvrir et à lui-même*). Enfin... j'ai réussi... je suis parvenu à découvrir le secret qui ouvre cette porte..... (*il referme doucement la porte*). Je n'ose avancer, si mes sens m'avaient abusés .. si ce bruit que j'ai cru entendre n'était qu'une illusion. Oh! qu'il serait cruel de voir s'éteindre ce dernier rayon d'espérance!

THÉRÉSA, *d'une voix faible* Je ne puis dormir... je souffre!.. j'ai froid!

PIÉTRO, (*avec joie*) Cette fois je ne me trompe pas! il y a quelqu'un dans ce cachot... (*tombant à genoux*). Oh! merci, mon Dieu! merci!. . je ne suis plus seul maintenant, j'ai enfin un compagnon... un ami... un frère ..

THÉRÉSA, (*se soulevant à demi et à voix basse*). Qui est là, qui me parle?

PIÉTRO. Un malheureux comme vous, séparé depuis plus de deux ans du reste des hommes et qui désespérait d'entendre jamais une parole humaine vibrer à son oreille... lorsqu'il y a quelques jours, un murmure, une voix, a percé l'épaisseur des murs de son cachot .. Plus de doute!.. un infortuné gémissait près de lui! . alors il n'a plus eu qu'une pensée... qu'un désir... se rapprocher de celui dont une porte de fer le séparait. Jour et nuit, il a cherché, essayé... Enfin, le ciel l'a pris en pitié sans doute... il a béni ses efforts et lui a fait trouver le moyen de pénétrer jusqu'ici... (*moment de silence*). Mais vous ne dites rien, vous ne répondez pas... Oh! parlez! parlez! venez près de moi....

THÉRÉSA, *qui s'est levée*, Près de vous?.. je veux bien...

(*Elle s'approche de lui... Piétro saisit sa main, rencontre ses vêtements*).

PIÉTRO, *avec étonnement*. Une femme!.. (*s'éloignant par un sentiment de respect*). Ah! pardon!.. pardon!.. (*à part*). Les cruels!.. ils mettent ici jusqu'à des femmes!..

THÉRÉSA. Eh bien! vous partez? . vous ne m'emmenez pas avec vous?. . et moi qui croyais que vous veniez me chercher.

PIÉTRO, *frappé par la voix de Thérésa*. Mon Dieu!.. ces accents ont troublé mon âme... cette voix, il me semble la reconnaître... Thérésa. . Thérésa... est-ce toi?..

THÉRÉSA Mon nom? vous savez mon nom?

PIÉTRO. Elle! . c'est elle!.. Oh! c'est à confondre ma raison!.. elle ici!.. mais comment? mais pourquoi? (*allant à elle et lui saisissant les mains*) Thérésa, réponds-moi! je suis Piétro!...

THÉRÉSA, *cherchant*. Piétro!..

PIÉTRO. Ton frère... ton fiancé... ton ami d'enfance.

THÉRÉSA. Piétro?.. toi? non... non... il est parti... il m'a abandonnée ..

PIÉTRO. Lui!.. oh! jamais!.. jamais!.. mais reviens à toi... tâche de rassembler tes idées... tes souvenirs... comment es tu ici?.. qui t'a conduite dans cette prison?

THÉRÉSA. En prison!.. moi!.. ah! c'est donc pour cela alors qu'il fait si froid et si sombre.

PIÉTRO. Pauvre fille!... (*à Thérésa.*) Voyons, voyons, souviens-toi.

THÉRÉSA. Attends!... attends!... je me rappelle... oui, c'était sur une grande place, il y avait du monde... beaucoup de monde... Et puis des hommes rouges.

PIÉTRO. Après? après?

THÉRÉSA. Le peuple était à genoux... et il priait... et moi... moi, je suis venue... et j'ai dit : Rome tombera!

PIÉTRO. Et pourquoi ces sinistres paroles? pourquoi cette funeste prophétie!

THÉRÉSA. Pourquoi! ah! c'est que je l'ai revu... lui...

PIÉTRO. Lui?... qui donc?...

THÉRÉSA. Eh bien! mais lui... dont les soldats ont tué mon père... J'ai su qu'il était près de nous .. et j'ai crié : Malheur! malheur!... car cet homme... cet homme terrible, porte partout avec lui la désolation et la mort!

PIÉTRO (*à lui-même*). Ah! je comprends... je comprends... Une fête... des cardinaux assemblés .. On aura entendu ses cris séditieux... et, sans pitié pour sa faiblesse... pour sa démence .. Oh! malheureuse!... malheureuse!... (*Pressant avec tendresse les mains de Thérésa.*) Comme ses mains sont glacées... Depuis huit jours, comme elle a dû souffrir!... (*A Thérésa.*) Oh! mais si le ciel a permis cela, pauvre martyre, c'est qu'il a voulu que nous fussions réunis... Te voilà près de moi... rien ne peut plus nous séparer... Je veillerai sur toi... moi, ton frère, moi qui t'aime!

THÉRÉSA. Tu m'aimes, toi!.. Oh! non, je ne te crois pas!...

PIÉTRO. Que dis-tu?... Est-ce que sans mon amour, sans l'espérance de te revoir, qui m'a

Digitized by Google

soutenu, je ne me serais pas depuis longtemps déjà brisé la tête contre les murs de mon cachot?...

THÉRÉSA. Non! non! tu ne m'aimes pas! .. Quand on aime une femme... Oh! je sais cela, moi! on fait tout pour elle . tout ce qu'elle veut... tout ce qu'elle demande! ..

PIÉTRO. Et que puis-je pour toi, moi, pauvre prisonnier?

THÉRÉSA. Écoute... Si tu m'aimes comme tu le dis .. si tu veux que je te croie. . que je sois un jour ta femme... eh bien...

PIÉTRO. Eh bien?

THÉRÉSA, *s'éloignant de lui.* Mais non!... tu ne le ferais pas!... tu ne le ferais pas! ..

PIÉTRO. Parles!. . Et s'il ne faut que de la résolution, du courage, tout ce qu'un homme peut tenter, à présent et toujours, je promets pour toi de l'accomplir.

THÉRÉSA. Tu le jures.

PIÉTRO. Par mon amour.

THÉRÉSA. Non, par la mémoire de mon père!

PIÉTRO. Par la mémoire de ton père!

THÉRÉSA. Eh bien! tue le connétable!...

PIÉTRO. Tuer le connétable!... Mais tu oublies donc que je suis captif... que cet homme je ne puis l'atteindre... qu'une barrière insurmontable nous sépare.

THÉRÉSA. Rome tombera!

PIÉTRO. Rêve insensé; nous sommes ici pour toujours; le fort Saint-Ange ne lâche pas sa proie.

THÉRÉSA, *lui saisissant le bras et avec force.* Écoute!... Entends-tu ce bruit au-dessus de nos têtes?.. Il approche... il vient par ici...

(*Depuis quelques instants une rumeur lointaine s'est fait entendre; bientôt elle devient plus forte. On entend des coups d'arquebuse et le bruit des masses d'armes frappant contre les murs de la prison. Pendant ce temps Thérésa et Piétro, se tenant par la main, ont écouté avec un étonnement croissant. Au bout de quelques instants un craquement terrible se fait entendre.*)

THÉRESA, *avec exaltation.* Oh! je le disais bien que Rome tomberait!... car la voilà qui tombe!...

(*La porte du cachot est enfoncée. Des hommes du peuple, armés, et portant des torches, entrent dans le cachot, suivis de Beatrix qui s'élance dans les bras de Thérésa.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BÉATRIX, HOMMES DU PEUPLE.

BEATRIX. Thérésa, ma sœur, un digne prélat, le cardinal d'Est m'a tout appris .. Une sédition venait d'éclater... j'ai dirigé les efforts du peuple... le ciel m'a guidée vers toi... Plus de prison, plus de fers, mes amis, vous êtes libres!

PIÉTRO. Libres!...

BÉATRIX. Suivez-moi... Venez pour être heureux!...

THÉRÉSA, *entraînant Piétro.* Viens pour venger mon père! (*Ils sortent.*)

Douzième Tableau.

LE SAC DE ROME, — Un chemin qui commence du fond à gauche et vient en descendant jusque sur le devant à droite. — Au premier plan, de chaque côté, des monuments en ruines. — Pendant le changement à vue une vive canonnade s'est fait entendre. — Des hommes, des femmes, des enfants du peuple forment différents groupes, et semblent en proie à la plus vive anxiété. — Tout à coup, on voit arriver au fond des gens qui fuyent.

UN HOMME DU PEUPLE, *s'arrêtant au milieu du théâtre.* Tout est perdu!... la brèche est faite. . et déjà les soldats de Bourbon se répandent dans la ville... portant partout la mort, le pillage et l'incendie! Lui-même s'avance à la tête de son armée...

UNE FEMME. Il faut fuir!

TOUS. Oui, fuyons!... fuyons!

L'HOMME DU PEUPLE. Arrêtez!... la campagne est couverte de gens d'armes... ils seraient sans pitié... nous n'avons plus d'espoir que dans la générosité du vainqueur. Il faut nous jeter à ses genoux... lui demander grâce...

(*Quelques-uns qui sont sur le chemin et qui regardent vers le fond à gauche.*)

Le voilà!... le voilà!...

(*On entend un bruit de fanfares, l'armée du duc arrive et défile; le duc lui-même paraît au milieu de ses officiers. Toute la population se prosterne à ses pieds. En ce moment plusieurs Cardinaux, le Cardinal de Syon à leur tête, s'avancent au-devant du Duc et lui présentent à genoux les clés de la ville.*)

Digitized by Google

LE CARDINAL DE SYON. Duc de Bourbon, le sort des armes vous a donné la victoire .. souvenez-vous que la première vertu d'un guerrier c'est la clémence.

LE DUC. Je n'oublierai pas non plus la promesse que j'ai faite à mon armée .. — Soldats ! je vous avais promis Rome... Rome est à vous !

TOUS LES SOLDATS. Vive le duc Charles !

THÉRÉSA, *qui pendant ces derniers mots a paru sur une ruine antique avec Piétro, un peu au fond à gauche.* Piétro, songe à mon père... songe à moi !

(Piétro saisit son arquebuse ajuste le Connétable et fait feu. Le duc tombe entre les bras de ses officiers en poussant un cri. Béatrix accourt par la gauche et vient tomber à genoux auprès du duc. Des soldats s'emparent de Piétro et de Thérésa.)

LE DUC, *expirant.* Ah ! Bayard !.. Bayard !..

(Il meurt.)

CŒUR-DE-FER, *qui se trouvait près du duc, passant au milieu.* Ils ont tué notre général ! eh bien ! vengeons-nous sur Rome !... A sac ! à sac !

TOUS LES SOLDATS, *faisant un mouvement vers le peuple s'écrient :* A sac ! à sac !...

(Confusion générale, les lueurs de l'incendie illuminent le fond.)

FIN.

IMPRIMERIE DE E. DÉPÉE, A SCEAUX (SEINE.)

Digitized by Google